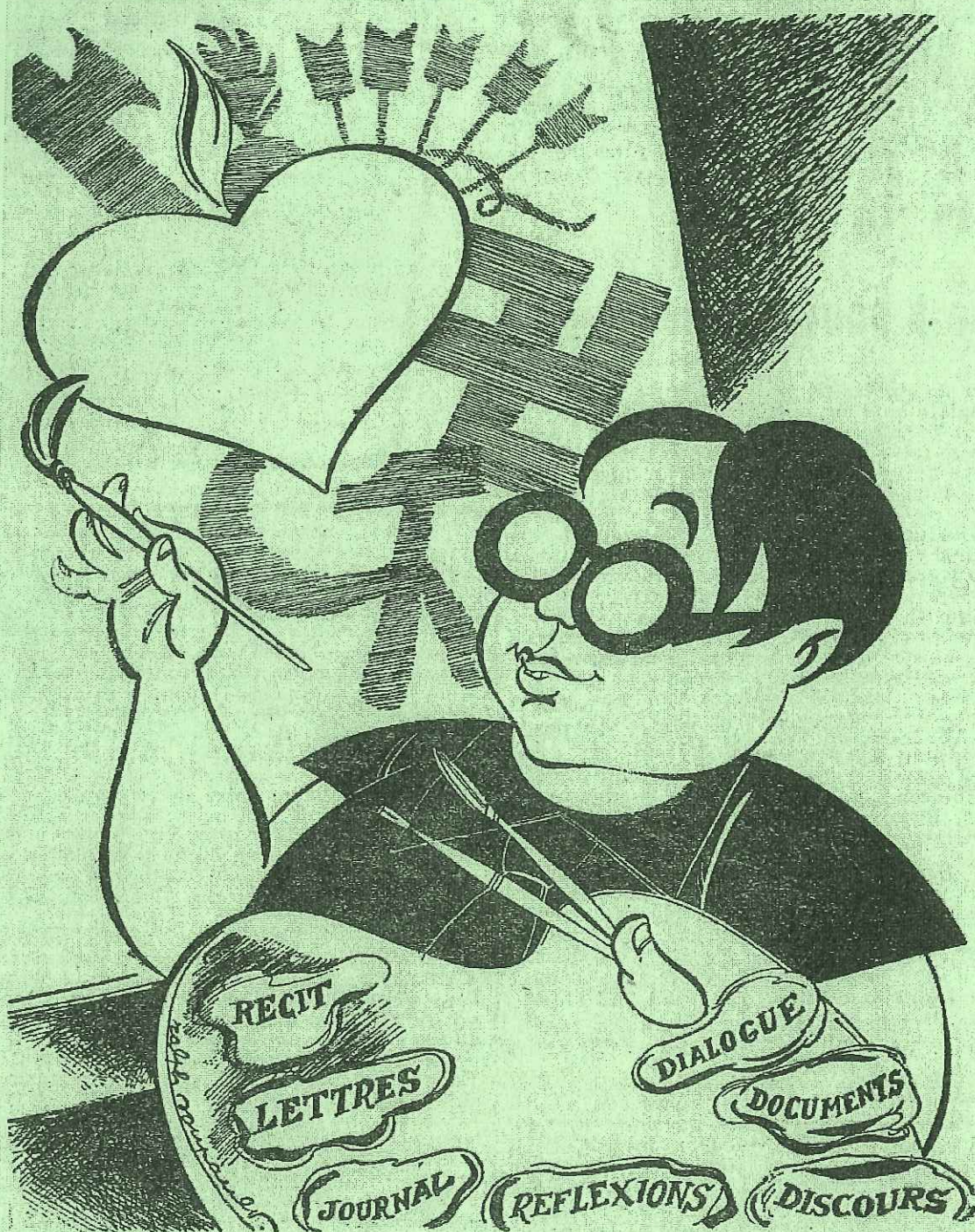


*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)*

**LE LIVRE DE LA SEMAINE**



**LES SEPT COULEURS** par Robert BRASILLACH (Plon)



## BOERO ET NÉRONI

Je vous revois, jeunesse fauchée au printemps,  
 Au visage béat baigné d'un beau sourire,  
 Ces salauds qui ont mis votre poitrine en sang,  
 Oui, c'est eux qui auraient mérité de mourir ;

De vieilles ordures, Reboul et Vassart,  
 Pour avoir un ruban et un avancement,  
 Ont montré leurs minois hircins de salopards,  
 Envoyant au poteau de malheureux enfants.

Les jurés épargnèrent Claude Maubourguet\*,  
 Mais combien de jeunes à l'âme meurtrie ?  
 Et qui ne verront pas le retour du muguet ?  
 Mais Reboul le verra, belle saloperie ;

Boero et Néroni, héro de la France,  
 On vous a reproché d'être miliciens,  
 Devant des juges remplis d'immonde démençe,  
 Mais Dieu y reconnaîtra tous les siens ;

Vous vous êtes levés, dans le matin fatal,  
 Et avez regardé ces lâches droit en face ;  
 Boero, tu as dit : c'était mon idéal ;  
 Les voyous du maquis, il faut les prendre en chasse ;

Tu as dit : la Milice est généreuse et pure ;  
 Vous allez voir comment un enfant sait mourir ;  
 Alors s'est retirée cette tremblante ordure,  
 Et alors pour Montrouge il a fallu partir ;

Au pied du poteau, ils se sont embrassés,  
 Criant aux gaullistes : « Fumiers de salauds » ;  
 Finir un mégot on les a juste laissés,  
 Et pour la salive ils ont refusé le bandeau.

Et de leurs poumons de petits anges virils,  
 Ils ont crié : « Je t'aime. France de Darnand » ;  
 Et c'est ainsi que face au cortège imbécile,  
 On a assassiné les plus beaux des enfants.

Joël Laloux

\* Compagnon de cellule de R. Brasillach à Fresnes.  
 Son témoignage inédit est publié dans nos Cahiers n°53 (2017)

## Jacques Doriot, le PPF et Brasillach

La réédition d'un livre depuis longtemps épuisé, consacré à Jacques Doriot et au PPF, écrit par Bernard-Henri Lejeune, est récemment parue dans la collection « Les Bouquins de Synthèse nationale ». Le livre, fort intéressant, agrémenté d'un dossier de photographies, recense des articles de Jacques Doriot, de Robert Brasillach, Pierre Drieu La Rochelle, Roland Gaucher, Pierre Pucheu, Bertrand de Jouvenel, et même de François Mauriac.

Jacques Doriot, qui sera surnommé plus tard « le grand Jacques » est né le 26 septembre 1898 à Bresles, dans l'Oise.

Il est issu d'une famille ouvrière. Le père est forgeron, la mère couturière, Il travaille dès l'âge de quinze ans dans une usine, puis dans une laiterie. Mobilisé en 1917, son unité est décimée au Chemin des Dames. Sa conduite héroïque (il ramènera des lignes ennemies un camarade blessé) lui vaudra la croix de guerre. Rebelle dans l'âme, il sera aussi condamné à un mois de prison pour indiscipline.

Revenu à Saint-Denis à la fin de la guerre, il rejoint le camp des partisans de la Troisième internationale (communiste) au sein de la SFIO. Doriot va devenir un révolutionnaire professionnel. Durant un séjour en Union soviétique, il fait l'apprentissage des techniques d'agitations et rédige des textes de propagande.

A son retour en France, il prend la tête des jeunes communistes et en fait un outil de bolchévisation du Parti communiste français. Il est condamné à un an de prison pour avoir écrit une série d'articles contre la guerre du RIF, où il appelle les soldats à désobéir. Il devient membre du Bureau politique en 1924. Ambitieux, il visera à prendre la tête du PCF et s'opposera à Maurice Thorez et à la direction du Parti. En 1931, Doriot est élu maire de Saint-Denis, dont il fera son fief: Porte-parole du parti, il s'oppose au traité de Versailles, s'en prend à l'impérialisme français et affirme le droit des peuples à l'autodétermination, y compris pour l'Alsace-Moselle. Et sera, en 1932, le seul député communiste élu au premier tour. Doriot souhaite la création d'un front commun entre communistes et socialistes. Mais l'Internationale rejette cette stratégie qu'elle juge opportuniste.

Les relations entre Doriot et le Parti se tendent de plus en plus. Pour Maurice Thorez, le parti socialiste est un ennemi qui affaiblit la lutte des classes en collaborant avec la bourgeoisie.

Doriot passe outre et crée, au lendemain des événements du 6 février 1934, un Comité de vigilance antifasciste à Saint-Denis, auquel des représentants de la SFIO sont associés. La rupture devient inévitable. Doriot est convoqué à Moscou, mais refuse prudemment de s'y rendre. Thorez exclut Doriot en juin 1934. Un mois plus tard, l'Internationale adoptera la politique d'alliance avec la gauche, que Doriot avait défendue... Doriot va fonder les 27 et 28 juin 1936 le Parti populaire français (PPF). Le pacifisme sera, dès la création du parti, un point central du programme du PPF. Un autre objectif du parti : accéder au pouvoir pour procéder à une révolution nationale. Le parti est présenté comme d'un type nouveau, à la fois populaire, national et social. Doriot dira dans son discours : « Notre parti aura deux ennemis : la conservation sociale et son esprit routinier le parti de Staline et son esprit de perversion. En d'autres termes, il utilisera du capital tout ce qui est utile, il le dirigera au profit du pays, mais il l'empêchera de diriger le pays à son profit. Il priera les admirateurs sans limite de Staline et de l'Union soviétique d'aller au paradis soviétique, mais, il les empêchera d'amener le paradis soviétique en France. »

Même si certains rituels s'inspirent des mouvements fascistes (le salut proche du salut romain, il hymne, le cri « en avant Jacques Doriot » le serment de fidélité), le PPF n'a rien de fasciste à sa création. Le comité central est composé d'hommes venus de la gauche, et notamment du parti communiste, et d'hommes de droite (Volontaires nationaux, Jeunesses patriotes, Action française). Doriot attira à lui des personnalités telles que Pierre et Drieu La Rochelle, Bertrand de Jouvenel où Victor Arrighi. A partir de 1938, le parti va s'orienter très fortement à droite. Lors du congrès, Doriot affirme que le nationalisme est la doctrine primordiale du parti. Il veut voir renaître une paysannerie forte et présente la famille comme la cellule fondamentale de la nation. Il veut façonner un « homme nouveau », qui aura « le goût du risque, la confiance en soi, le sens du groupe, le goût des élans collectifs ». La charte du travail qu'il présente lors de ce congrès reprend fortement la thématique mussolinienne. Après la mort d'un ami juif Alexandre Abremski qui faisait partie de la direction du PPF, il aborde « la question juive », sujet qu'il n'avait jamais évoqué. La presse doriotiste affirme de plus en plus fort son admiration pour les régimes fascistes. Dans un discours, en 1939, Doriot déplore la dénatalité (Déjà !), dont les responsables, selon lui, le capitalisme libéral et le marxisme.

Il prend des accents très réactionnaires pour s'adresser à la jeunesse dont il déplore une perte du respect de la foi, de l'autorité, de la famille, de la nation, de la patrie. Après la signature de l'armistice Doriot est nommé membre du Conseil national créé par Vichy. Il ne sera pas ministre, contrairement à son espérance. Il va créer un journal dont l'objectif est d'attirer la classe ouvrière, *L'Humanité* ayant cessé de paraître affichant de plus en plus son soutien à la politique de collaboration, il choisit définitivement son camp le 22 juin 1941 où l'Allemagne attaque l'URSS. Doriot participera à la création de la LVF. Il s'engage lui-même dans les rangs de la Légion des Volontaires Français contre le Bolchévisme et combattra 18 mois sur le front de l'Est. Il y sera décoré de la Croix de fer. Le débarquement allié l'amènera à s'exiler avec ses militants en Allemagne. Il préparera sur l'Île de Mainau, sur le lac de Constance, la reconquête et l'avènement d'un « État populaire français », libéré des faiblesses de Vichy. Il organisera même, avec l'appui des Allemands des parachutages de militants en France, destinés à créer des maquis anticomunistes, et annoncera le 6 janvier 1945 la création d'un « Comité de libération française » sur le modèle de l'initiative gaulliste à Londres. Mais le 22 février, des avions anglais mitraillèrent la voiture de Jacques Doriot, à Menningen, petite ville située à quinze kilomètres de Megen, alors qu'il se rendait à un entretien avec Marcel Déat. Le Grand Jacques était mort. Il fut enterré au cimetière de Megen. En 1961 des soldats français de l'armée d'occupation piétinèrent et souillèrent sa tombe... une ordonnance de l'armée française interdit de l'entretenir, mais ses fidèles, Victor Barthélemy et Marcel Marshall, organisaient tous les 22 février une cérémonie à la mémoire de celui qui fut leur chef.

Voici quelques citations que l'on retrouvera dans le livre :

Pierre Drieu La Rochelle : « Ça me plaît que Doriot ait été moscoutaire pendant dix ans. J'aime les gens qui reviennent de loin : ils ont des histoires à nous raconter. » Robert Brasillach évoque « l'aspect vivace, dru, populaire, qu'eut le PPF. Les réunions étaient magnifiques. Dans cette salle pleine de délégués de la France et de l'Empire, rudes garçons batailleurs, le cri de "Doriot vaincra" semblait un autre mot pour dire : "La France vaincra" ! » et puis, pour conclure, voici ce qu'écrivait Pierre Pucheu, secrétaire d'État à l'Intérieur du régime de Vichy, industriel talentueux, qui fut le premier des ministres du Maréchal à être condamné à mort et fusillé, dans des conditions honteuses. Nous évoquerons un jour cet épisode où le général

Giraud, qui était en quelque sorte le rival de De Gaulle, se conduisit comme un minable, digne d'un mépris abyssal. Passons... Voici ce que Pierre Pucheu écrivit, évoquant Doriot, dans son livre *Ma vie*, qu'il eut le temps de rédiger avant d'être exécuté : « *A vrai dire, je n'ai pas connu dans notre génération, d'homme ayant reçu à tel point du ciel des qualités d'homme d'État...* » Doriot ? Quel personnage !

R. S

Jacques Doriot elle PPF, Tome 1 (allant jusqu'en 1939), 135 pages, 18,00€ (+3,00 € de port), Les Bouquins de Synthèse nationale, novembre 2012.

Rivarol, n°3092, 3 mai 2013



## PRESSE : Le grand déraillement

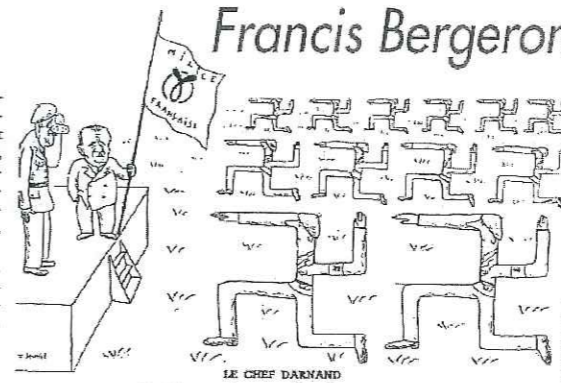
# « Le grand déraillement »

## Francis Bergeron : Darnand

LIVRE APRÈS LIVRE, Francis Bergeron raconte l'histoire de ceux qu'on pourrait appeler des « maudits » : Béraud, Léon Daudet, Monfreid, Saint-Loup, Bardèche, Paul Chack, Degrelle. Et, aujourd'hui, dans la collection « Qui Suis-Je » de Pardès, un excellent *Darnand*.

Étonnant destin que celui de Joseph Darnand (1887-1945), héros de la Première Guerre mondiale et des combats de 1940 (il fera à ce titre la une de *Match* du 21 mars 1940), patriote de l'espèce amoureuse, « anti-Boche » comme on disait à l'époque, fusillé le 10 octobre 1945 accusé d'avoir collaboré avec l'occupant.

Un « héros » ou un « salaud » ? Comme le montre Francis Bergeron, l'histoire ne s'écrit pas en blanc ou en noir. Né en 1897 à Colligny, dans l'Ain, Darnand est issu d'une famille catholique où l'on est patriote de père en fils. Incorporé en 1914, il se retrouve en première ligne. Caporal en 1917, il fait partie de ces « nettoyeurs de tranchées » qui œuvrent derrière les lignes ennemies. Sa bravoure – il



Desin de Senep, 1943.

sera blessé – lui vaudra notamment la Croix de Guerre, de nombreuses citations et, en 1927, la Légion d'honneur. En la lui remettant, Raymond Poincaré le qualifia « d'artisan de la victoire ».

Démobilisé en 1921, il se marie et s'installe d'abord à Lyon, puis à Nice. Il rejoint l'Action française. C'est un camelot du roi intrépide. Mais il va s'éloigner du mouvement royaliste pour rejoindre les Croix de

feu. Il les quittera assez vite, en bisbille avec l'immobilisme conservateur de La Rocque. Un court passage au Parti populaire français. L'aventure de la Cagoule. Il est arrêté. Non-lieu après six mois de prison.

En 1939, retour à la riflette : « Je ne crois pas à leur guerre, mais il y a le Boche qui veut prendre sa revanche, alors je pense qu'il faut encore se battre. » Il se bat bien.

Mieux que ça : héroïquement. Au sein du corps franc. En 1943, il dira de la guerre civile (on tue plus de Français que d'Allemands) : « C'est le grand déraillement. » Pour remettre la France sur les rails, la Légion française des combattants (une formation interdite par l'Occupant en zone nord) autour du « Chef de Verdun ».

Au sein de la LFC, le Service d'ordre légionnaire (SOL). Son bras armé, en quelque sorte. Et puis, bientôt, la Légion des Volontaires français (LVF). Et la Milice (qui ne fut armée que fin 1943).

En octobre 1945, après une seule audience et trente-cinq minutes de délibération, la messe est dite : Darnand est condamné à mort. Il sera fusillé, étonnant de bravoure une fois de plus, au fort de Châtillon. Francis Bergeron excelle à retracer cet incroyable parcours. En se posant, *in fine*, cette question que nous nous posons depuis cinquante ans : « Qu'aurais-je fait, moi, en de telles circonstances ? » Avec humilité, il répond : « Je n'ai pas la réponse à cette ultime question. » Loïn de la « lé-



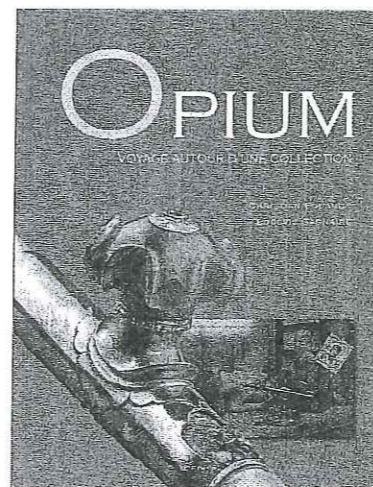
gende noire », fatalement manichéenne, une approche que l'on pourrait dire « objective » si ce mot n'avait pas été autant galvaudé.

ALAIN SANDERS  
alain.sanders@present.fr

● Pardès.

Présent, 07.01.17

## Nos Amis ont écrit



### OPIUM

Voyage autour d'une collection

Christian FOUANON et Ludovic GAGNAIRE

Editions de l'Etrave, juillet 2017  
n°ISBN 978-2-35992-047-5

Pour Christian Fouanon, ce n'est pas le grenier de la tante Espérance, mais un legs de la tante Rosalie ! A partir d'un étrange objet remis à son grand-père par cette tante, qui fut missionnaire au Tonkin, il a mené l'enquête... Il s'agissait d'une pipe à eau qui devait conduire notre ARB à explorer le monde envoûtant de l'opium et à rassembler toute une collection d'ustensiles mystérieux qu'il nous présente.

MERCREDI 28 NOVEMBRE 2007

Nous étions habitués depuis 1945 à l'utilisation, par nos adversaires politiques, de phrases tronquées, et plus particulièrement de deux phrases: l'une émanant de **Robert BRASILLACH** et l'autre de Pierre LAVAL.

Mais cette fois-ci, dans son film "UN SECRET", **Claude MILLER** bat tous les records!

Non seulement on ne cite, comme à l'accoutumée, que la première partie de la phrase, mais ce tronçon de phrase : "*nettoyez-moi tout ça et surtout n'épargnez pas les petits*", est, comme on va le voir, très éloigné de la fameuse phrase de Robert Brasillach (lui-même cité dans le film), tirée d'un article intitulé "Les sept internationales contre la Patrie", publié dans **JE SUIS PARTOUT**, le 25 septembre 1942. (L'auteur du scénario aurait-il fait l'amalgame avec certains propos tenus par Nicolas Sarkozy ?).

Quoi qu'il en soit, il faut, pour interpréter équitablement cette phrase certainement très maladroite, et qui explique peut-être la sévérité du jugement rendu à son encontre le 19 Janvier 1945, la situer dans son contexte.

À l'automne 1942, deux mois après la RAFLE du VEL' d'HIV', les allemands ont réussi à se débarrasser de Xavier VALLAT et à le faire remplacer par un Commissaire aux Questions Juives plus "zélé": Louis DARQUIER, dit de PELLEPOIX (qui, rappelons-le finira tranquillement ses jours en Espagne, donnant même des interviews à la Presse française).

Les déportations, d'abord à Drancy, Pithiviers et Beaune-la-Rolande, puis ..... "vers l'est", ont commencé et les modalités de ces déportations décidées par le IIIème Reich sont laissées à la discrétion de Vichy, et plus particulièrement du Président du Conseil Pierre LAVAL.

Le problème principal qui se pose alors est: QUI déporter ? Uniquement les Juifs apatrides ? Les Juifs Français ? Et surtout, doit-on déporter les enfants avec leurs parents ?

Pierre Laval sera amené à trancher.

L'Archevêque de Toulouse, **Mr SALIEGE**, s'exprimera sur cette décision et Robert Brasillach aura la malencontreuse idée d'en profiter pour critiquer ce prélat et, à travers lui l'attitude de l'Eglise de France, face au projet de "Révolution Nationale" initié par le Maréchal.

Il convient à ce point, d'aborder le problème le plus crucial et le plus controversé de la IIème Guerre mondiale: **QUI SAVAIT QUOI ?**

Il est incontestable que le Chancelier du Reich et ses adjoints (chargés des Affaires Juives) ont été particulièrement habiles, puisqu'encore aujourd'hui 65 ans plus tard le doute subsiste, en ce qui concerne de savoir, qui, en France, était au courant de la destination réelle des convois de déportés.

Je ne suis pas qualifié pour "pontifier" sur le sujet. Je ne ferai qu'exprimer mon opinion personnelle pour ce qu'elle vaut.

Officiellement, à en croire les Allemands, ces "**transferts...vers l'Est**", avaient pour but de regrouper les Juifs en Pologne orientale, dans des camps "de travail", qui seraient amenés à constituer, le moment venu, un "Foyer Juif", voire un ETAT JUIF.

Je suis convaincu, personnellement, même si mon témoignage (basé sur ce que m'a déclaré ma mère), n'est peut-être pas tout à fait impartial, que Robert Brasillach et Pierre Laval ont

cru au **mythe des "camps de travail"** (même s'ils n'ont peut-être pas beaucoup cherché à approfondir la question...).

C'est pour cette raison que Pierre Laval a été amené à prendre la décision (Télégramme "Dannecker" du 6 juillet 1942) de préconiser la déportation des enfants (8.000, de moins de 16ans, dont aucun n'est revenu).

Dans son article, Robert Brasillach commente la protestation de l'Archevêque de Toulouse, contre les mesures anti-juives et déclare: "**II (Mr SALIEGE) parle de brutalités et de séparations QUE NOUS SOMMES TOUS PRETS A NE PAS APPROUVER, car il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits**".....**et il conclut en disant: "l'humanité est ici d'accord avec la sagesse"**.

Il est donc évident (même pour le Trotskyste le plus invétéré) que, replacée dans son contexte et citée dans son intégralité **cette phrase signifie en fait, pratiquement le contraire de ce que Claude MILLER (conseillé par Me Serge KLARSFELD) a voulu faire croire à ceux qui assisteraient à la projection d'UN SECRET.**

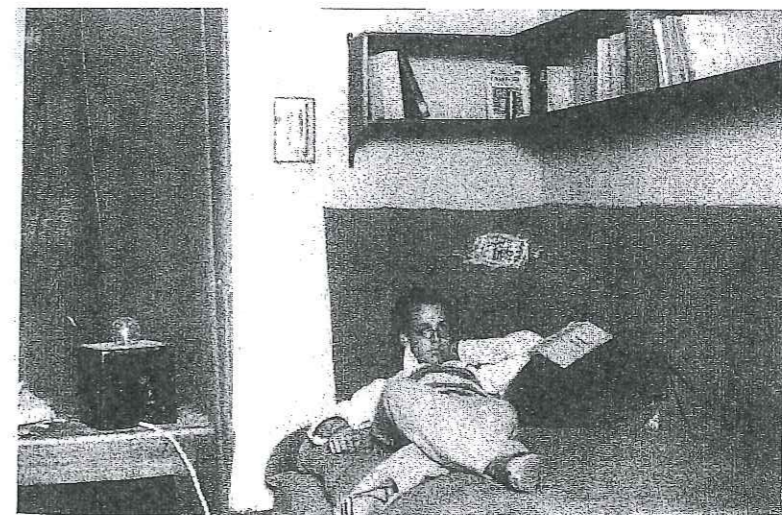
Quant à Pierre Laval, sa phrase (du 22 Juin 1942): "**Je souhaite la victoire de l'Allemagne**"....elle a été répétée mille fois, par ses détracteurs, en omettant, bien sûr, d'en donner la deuxième partie: "**parce que, sans elle, le bolchevisme, demain, s'installerait partout**".

Là aussi, si l'on veut comprendre ce qui a pu amener "l'auvergnat" à prononcer cette phrase, pour le moins imprudente, il faut se situer dans le contexte de l'époque : Tout le monde (à part, bien sûr, les communistes) redoutait, à tort ou à raison, le **COMMUNISME RUSSE** (baptisé "**bolchevisme**") et peut-être plus les Russes, que le communisme...

Des fantômes de "hordes asiatiques, barbares et sanguinaires à l'affut aux frontières de l'Allemagne, déferlant sur la France, étaient partagés par la plupart de **nos concitoyens, qui voyaient dans l'Allemagne, une véritable "ligne Maginot"** les protégeant de cette menace.

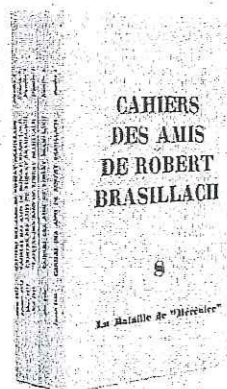
Cette menace était peut-être exagérée mais elle était réelle, et la GUERRE FROIDE qui succéda à la IIème Guerre mondiale, leur aura, en partie, donné raison.

**Jean-Pierre PAGES-SCHWEITZER**  
*Le café-philos de droite.*



Dans la tour de la rue d'Ulm ; posée sur la table de chevet la curieuse lampe de bois fabriquée par le menuisier de Sens. La date est de la main de Robert Brasillach : "20 juillet 1929" (coll. Lupin).

## LES AMIS DE ROBERT BRASILLACH



Terre et Peuple la revue

L'association des Amis de Robert Brasillach (ARB) est une association suisse fondée en 1948 pour conserver et faire connaître l'œuvre de Robert Brasillach. Son président fondateur fut le Vaudois Pierre Fayre, travaillant en étroite collaboration avec Maurice Bardèche. Depuis plus de vingt-cinq ans Philippe Junod a pris la relève à Genève. Grâce à eux, à ses adhérents et à beaucoup de travail bénévole, l'ARB est aujourd'hui une des plus anciennes et des plus actives associations d'amis d'écrivains. Elle publie régulièrement des Cahiers d'une rare qualité d'édition, qui constituent une collection documentaire remarquable sur Robert Brasillach. Le n°1 (1950), épuisé, a été réédité ; le dernier est un numéro double (51/52) consacré à

Maurice Bardèche. Par ailleurs plusieurs bulletins paraissent chaque année, thématiques ou concernant l'actualité autour de Brasillach (livres, articles, etc). Pour maintenir ce niveau d'activité, il est indispensable de renouveler les générations d'ARB. Nos amis suisses ont beaucoup recruté, dont des jeunes, ce qui est rassurant. Nous devons relever le défi !

Cahiers et bulletins sont servis aux adhérents. Le montant annuel de la cotisation est de 50 €. On peut également se procurer des Cahiers encore disponibles. Pour de plus amples renseignements vous pouvez consulter le site [www.brasillach.ch](http://www.brasillach.ch) ou nous contacter à l'adresse [arbfrance@orange.fr](mailto:arbfrance@orange.fr), en particulier pour obtenir des bulletins d'adhésion. ☐

50

Equinoxe de Printemps n°71

### Notes de lecture

#### ☛ Histoire des femmes, de Maurice Bardèche (1968)

A la disparition, tragique, et irremplaçable, de Robert Brasillach, nous nous sommes reportés vers Maurice Bardèche. « La lettre à François Mauriac », tout d'abord, puis « Suzanne et le taudis », puis « Nuremberg », et enfin : « L'histoire des femmes », (1968). Nous avons alors éprouvé toute la différence entre un écrivain mort à trente ans, dont le second doit poursuivre l'œuvre posthume, ceci plus que nonagénaire, alternant les silences, les résignations, les pensums, les redites, les biographies ou les procès en révision à n'en plus finir. Nous aurions voulu voir ici des anecdotes plaisantes, rassemblées sous les époques et les civilisations. Or, malgré quelques pichenettes antisémites, nous alignons sur plus de huit cent pages le lourd inventaire des Indiennes, des Asiatiques, des Américaines, Chinoises, égyptiennes, et l'intérêt apparaît à l'apparition des Grecques, des Celtes et des Gauloises. Le tout émaillé d'obsessions sexuelles, héritées de la vie de province, sur les « seins menus et fermes », sur « la grâce des jeunes filles », l'éloge de l'inceste et des partouzes. Au second tome, les choses s'éveillent un peu : après Charles VI, puis Jeanne d'Arc, nous abordons les années 1600, et l'auteur se complait dans les histoires lestes du grand siècle, son lot de viols, d'orgies, de prostituées, les progrès de la débauche. Nous arrivons finalement au 20<sup>e</sup> siècle, par 1929 et une apparition chez la femme hitlérienne qui vaut presque un passage des « Sept couleurs », et avec chez l'auteur « - l'excitation de la mousse qui monte à la tête », et l'obsession des partouzes, un défilé de cuisses et de jupons de femmes qui court au féminisme et au démocratismes des Etats-Unis, où l'auteur nous assène la thèse de l'émancipation des étudiantes US des universités américaines avec l'énumération et l'obtention de leurs brevets. Nous sommes alors récompensés de nos efforts avec la description de certains ancêtres de Strauss-Kahn à New York. Fallait-il ce lourd pensum pour résumer la femme qui va du vagissement de la naissance aux gémissements vers la mort ?

Shack Maurice Bardèche  
HISTOIRE  
DES  
FEMMES



#### ☛ Un procès de l'épuration : Robert Brasillach, de Ch.-A. Colin (1971)



Charles Ambroise Colin a été l'avocat de Robert Brasillach dans « - Le sacrifice », et celui de Darnand dans : « Les frères ennemis », (1948). Il est aussi l'auteur de : « La navigation commerciale », (1900), et du « Revenu en matière de législation fiscale », (1924) : la navigation commerciale au 19<sup>e</sup> siècle (2010). Il a consacré quatre années de sa vie à se pencher au chevet et à s'interroger sur l'effroyable destin de Robert Brasillach. Ce que nous avons retiré de mieux, dans cette petite étude, c'est, d'abord, le contexte de l'époque, résumé dans un petit livre méconnu : « Portraits ». Le plus méconnu, et le plus important des ouvrages de Brasillach. Brasillach, avant-guerre, était le plus grand et le

plus prometteur des écrivains, entre Drieu, Cocteau, Morand, les deux Abel et Colette. Voici pour la fin de l'après-guerre. Ce petit essai, qui possède encore la trace et l'odeur de l'exécution criminelle, aborde non pas l'œuvre, mais l'homme, qui débute à Louis Le Grand et à l'École normale supérieure, entre Maurice Bardèche, et Thierry Maulnier. Maurice Bardèche sera non pour lui un beau-frère, mais un frère. Le Professeur André Bellesort qui fait ce lapsus : « Les garçons sont charmantes », la rencontre d'un gamin de Paris, « Confiant et familial ». La vénération et la lecture de Bainville, Maurras, Daudet, Bernanos, Massis. Et puis les filles, enfin, qui se risquent à une causerie dans le parc, et l'habitude, vite contractée, des petits cafés désuets. Mais on apprendra que Brasillach se vautrait dans un théâtre des Champs-Élysées, pendant que la rue luttait contre la République Place de la Concorde un certain soir du 6 février 1934. Et puis nous passons de l'homme au prisonnier. Comment celui à qui la jeunesse et la réussite souriaient a-t-il fini au pied d'un peloton d'exécution, un matin gris et humide ? L'auteur refait avec nous le long chemin de croix du procès, de l'intelligence du poète contre la connerie haineuse des juges. Après la mort ignominieuse, le soleil revient entre honneur et déshonneur. Cette mort nous torture avec l'auteur, car cette question aussi nous taraude : « - Qu'eût fait Brasillach en Mai 1968 ? ». Vincent Auriol, qui refusa de grâcier Bassompierre, conclut et tempère cette exégèse sur « La prison, le propre des régimes totalitaires », et « La machine à broyer les hommes que les Etats sont devenus ». Et sur ce dernier mot de l'auteur, qui est le nôtre : « Le procès de l'épuration un jour sera fait ».

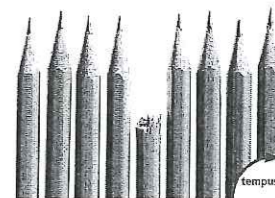
#### ☛ L'épuration des intellectuels, de Pierre Assouline (1985) (1999)

Pierre Assouline est né à Casablanca le 17 avril 1953. Il fit toutes ses études au Lycée Janson de Sailly, puis à l'Université de Nanterre et des langues orientales. Il débute ensuite au « Quotidien de Paris », (1976/1978), publie des articles dans « L'histoire », (1979), passe à « France-Soir », (1979-1983), à « Lire », en 1985, à « France-Inter », (1986-1990), à « RTL », (1990-1999), tout en faisant des apparitions à « France-Culture », et des pages au « Monde », et au « Nouvel Observateur ».

Juif traditionaliste, il épousa une sioniste, mais resta toute sa vie un ami de Jean Jardin et de Lucien Combelle et un admirateur de Céline et de Drieu La Rochelle.

En août 1985, quarante ans après le drame, Pierre Assouline a la bonne idée de revenir sur les gens d'idée, la classe littéraire et politique en général, et sur la tragique question : « Fallait-il fusiller Brasillach ? ». Autrement dit sur l'irréversible. Pierre Assouline dresse à nouveau l'inventaire des silhouettes que l'on ne voit pas toujours, derrière le visage tragique de Brasillach : « Giono, Drieu, Béraud, Morand, qui sera toujours protégé par son passeport et son statut diplomatique, Chardonne, Louis Renault, Denoël, Albert Lejeune, Suarez, Gide, « A qui l'on n'a pas pardonné son retour d'URSS ». Paul Chack, le merveilleux conteur, successeur de Stevenson et de Daniel Defoe, ancien marin, écrivain et homme engagé, Lucien Combelle, avant d'arriver de plain-pied dans l'épouvantable procès Brasillach, qui gagne son duel contre Vidal, mais c'est l'imprévisible Reboul qui lui assènera le coup fatal dans le dos. Après le verdict Brasillach, nous survolerons les visages graves la destinée et l'œuvre de Maurras, Paul Ferdonnet, Jean Hérold Pâquis, en qui nous avons tout découvert, le poète, l'homme et l'orateur, Laval,

L'épuration  
des intellectuels  
Pierre Assouline



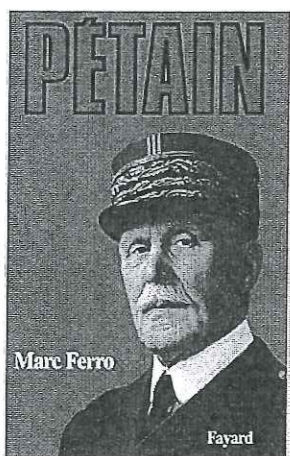
Léautaud, Fabre Luce, Fernandez, Le Vigan, Alphonse de Châteaubriant, qui pourront doucement s'exiler, tandis que Sacha Guitry et Mary Marquet obtiendront un non-lieu. Les autres, aujourd'hui comme hier, seront la proie de la haine civile, du CNE, composés d'imbéciles, de modérés et de fanatiques qui jusqu'en internes se déchireront entre eux.

Nous ajouterons seulement que pour les libérateurs et les gens regroupés dans les rangs du CNE, « *Les écrivains indésirables* » sont pour la plupart ceux qui ont formé, élevé, ou enchanté notre jeunesse, avant d'affronter les thésards de la pensée unique aux heures de la maturité. Ils s'appelaient, outre Brasillach et son « *Enfant de la nuit* » et « *Son marchand d'oiseaux* », Benoist-Méchin, Abel Bonnard et leurs jardins, Béraud, Chack, Châteaubriant, Chardonne, Georges Claude et Georges Montandon, Henri Coston, Drieu La Rochelle, Dujardin, Giono, Sacha Guitry, Hermant, Jaloux, Alain Laubreaux, Maurras, Montherlant, Massis, Anatole de Monzie, qui sauva beaucoup de corps et d'âmes mais qui était difficile à suivre, A. de Puységur, Rebatet, Suarez, André Salmon, le successeur d'Apollinaire, et Ludovic Zoretti, dont le destin est indissociable de celui de Géo Vallis.

### ● Œuvres de Pierre Assouline :

« De nos envoyés spéciaux : les coulisses du reportage », (1977), « Lourdes », (1980), « Les nouveaux convertis », (1981), « Dassault », (1983), « Gaston Gallimard », (1984), « Jean Jardin », (1904-1976), (1986), « Kahnweiler », (1884-1979), « Antoine Blondin », (1988), « Albert Londres », (1884-1932), (1889), « Raoul Girardet », (1990), « Simenon », (1988-1992), « Germinal, le film », (1993), « Hergé », (1996), « Le dernier des Camondo », « Lucien Combelle », (1997), « La cliente », (1998), « Cartier-Bresson », (1999), « Double vie », (2000), « Paul Durand-Ruel », (2002), « Etat limite », (2003), « Lutétia », (2005), « Rosebud », (2006), « Désirée Dolerons », (2006), « Le portrait », (2007), « Brèves de blog », (2008), « Les invités », (2009), « Le dictionnaire Simenon », (2009), « Vies de Job », (2010), « Une question d'orgueil », (2012).

### 📖 Pétain, de Marc Ferro



Marc Ferro est né à Paris le 24 décembre 1924, de Jacques Ferro et d'Oudia Firdman. Juif par sa mère, il part à Grenoble en 1941, où il entre au maquis du Vercors. Puis épouse, le 7 février 1948, Yvonne Blondel à Déville les Rouen. Puis il devient enseignant à Oran, (1948-1956), puis à Paris, à Polytechnique. Directeur de l'EHESS, co-directeur des Annales avec Fernand Braudel en 1970, Marc Ferro est socialiste non communiste et a soutenu Jean-Pierre Chevènement en 2002, puis Ségolène Royal en 2007. Que ne rejoint-il Philippon ?

Nous avons en tous cas suivi « Histoire Parallèle », ses émissions passionnantes sur Arte de 1989 à 1994, et son unique scénario de film sur Pétain (1993), avec Jacques Dufilho et Jean Yanne, désormais irremplaçables.

Seulement, nous abordons ici la plus partisane et la plus attirée des biographies de Pétain. Connaîtrons-nous autre chose que les interminables chassés-croisés entre les états d'âme de Pétain et de Laval ? La carrière espagnole pour l'un, le spectacle de la débâcle, de l'armistice et le défi de la collaboration de Juin 1940 pour l'autre ? Même si Hélène de Portes y dénonce De Gaulle et Mandel, qui veulent déjà s'en mettre plein les poches. Mais l'ouvrage progresse, avec les figures de Darlan, De Brinon, Déat, Deloncle, Pucheu, le procès de Riom, les hautes silhouettes de Giraud, Darnand, Weygand, Reynaud, Maurras, La Roque, conclues par Isorni, nous éblouissent ici. A sa mort, en 1951, le Maréchal eut dans son ombre des survivants qui tentèrent d'arracher à l'infâme De Gaulle le sort de l'Algérie Française, après avoir tenté de sauver la France. Ils s'appelaient Roger de Saivre, Alain de Serrigny, toujours Directeur de l'Écho d'Alger, et François Valentin. Le gaullisme et la « chienlit » allaient leur porter le coup de grâce.

Le sort de **Robert Brasillach** est dignement préservé à l'ombre du Maréchal et de cet ouvrage. D'abord par Henri Massis, qui est l'auteur, en 1936, avec Robert Brasillach, des « Cadets de l'Alcazar ». On passe en revue les chantres d'une révolution de type national-socialiste en France, et qui sont les polémistes de « Je suis partout », Robert Brasillach, Lucien Rebatet et autres journalistes ou romanciers tel que Céline. Robert Brasillach, l'écrivain

antisémite, exécuté après procès. (Brasillach, jugé le 19 janvier, est exécuté le 6 février). Souvenons-nous en !

Pour sauver Brasillach, poursuit le biographe, qui avait exigé qu'on « fusille tous les députés communistes, Paul Reynaud, et Georges Mandel », et qui s'impatientait en 1941 : « Mais qu'attend-on ? », les pétitions succèdent aux pétitions. Le tout Paris intellectuel et « collabo » se retrouve pour défendre son enfant chéri, avec à sa tête François Mauriac, De Gaulle, d'un mot, dit le fait : « - *La Justice n'exigeait peut-être pas la mort de Brasillach, mais le salut de l'Etat l'exigeait* ». « *De Gaulle n'entendait refuser la grâce qu'à ceux qui, à tort ou à raison, incarnaient plus que d'autres la trahison : Brasillach, De Brinon.* »

Pour couronner le tout, le juge Bouchardon venait d'instruire le procès de Robert Brasillach. Il avait oublié que lui-même s'était exprimé dans les colonnes de « Je suis partout », auquel collaborait régulièrement Brasillach.

Aujourd'hui, admet Ferro, de petits groupes perpétuent la Mémoire du Maréchal, de Drieu, de Céline, de Brasillach, de Morand ou de Chardonne. Ils renouent par là avec la tradition du début du siècle.

Nous en fûmes les instigateurs et elle fut et devint la nôtre.

Aussi, n'exigeons plus rien de ces beaux esprits gaullistes et laissons-les à leur chimère.

### ⇒ Papon & Pétain, (1997)

Qui peut faire une excellente suite à l'ouvrage de Ferro commence tout naturellement à Montoire où Papon fit serment au Maréchal, puis à Bordeaux le 5 juin 1949. Entre les deux dates, Papon fut étroitement attaché à la politique de Pétain comme secrétaire Général. Il eut du fil à retordre avec Claux et Cahut, opposants à Pétain. Pendant l'affaire Ben Barka, il retrouve avec joie Baillet, proche de Pétain. En 1981, Papon passe encore pour un monarchiste, proche de Pétain et de Laval. En 1989, Claude Arnould Ollivier apporte sa caution de Résistant à Paul Baudoin, ex-ministre des affaires étrangères de Pétain. A l'aube, et au cours de son procès inique, Papon se plaignit en sous-main de juifs qui ne sont jamais revenus de Mérignac, Drancy, ni d'Auschwitz, mais qui sont revenus à Bordeaux ou ailleurs, pour se marier, faire bombance, envoyer des plaintes, et le vieillard mourut avant de les voir ruiner les derniers deniers de la SNCF !... Comme on eût voulu, en tous cas une rencontre, aujourd'hui comme hier, entre Papon et **Brasillach**.

### ● Œuvres de Marc Ferro :

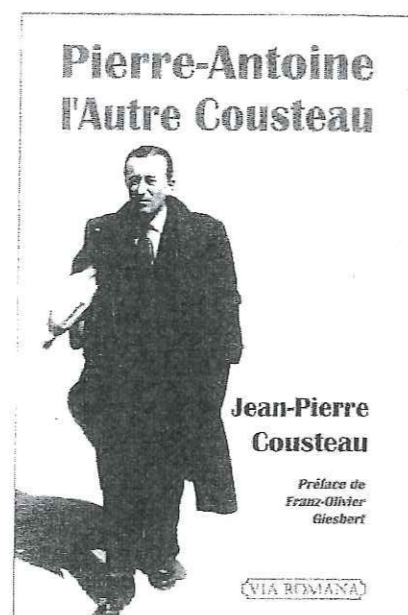
« La révolution de 1917 » (1967/1997), « La grande guerre » (1968), « L'histoire 1871-1971 » (1971), « Analyse de film » (1974), « Cinéma et Histoire » (1977), « Comprendre les idées du 20e siècle » (1977), « Les grands révolutionnaires » (1978), « Des Soviétiques au communisme bureaucratique », « L'Occident devant la révolution soviétique » (1980), « Une histoire du Rhin », « Comment on raconte l'histoire aux enfants » (1981), « Suez » (1982), « Film et Histoire » (1984), « L'histoire sous surveillance » (1985), « Pétain » (1987, 1993), « Cinquante idées qui ébranlèrent le monde », « De la Russie à l'URSS », « Culture et révolution » (1989), « Les origines de la Perestroïka », « Nicolas II » (1990), « L'Etat de toutes les Russies », « La deuxième guerre mondiale », (1993), « Histoire des colonisations » (1994), « L'Internationale », « Dix leçons sur l'histoire du XXe siècle » (1996), « Naissance et effondrement du communisme » (1997), « Les sociétés malades du progrès » (1998), « Nazisme et communisme » (1999), « Histoire de France », « Nicolas II » (2001), « Le choc de l'Islam » (2002), « Le livre noir du colonialisme », « Cinéma, vision de l'Histoire » (2003), « Russie, peuple et civilisation » (2005), « Frères de tranchées » (2005), « Sept hommes de guerre », « Le ressentiment dans l'histoire », « Le XXe siècle expliqué à mon petit-fils » (2007), « Le monde féodal », « De Louis XIII à Louis XIV », de Luther à Christophe Colomb », « Ancien régime, Renaissance », « Les individus face aux crises du XXe siècle » (2008), « La chute du mur de Berlin » (2009), « Les Révolutions et Napoléon », « Le retournement de l'histoire », « De Gaulle » (2010), « La faucille et le drapeau », « Autobiographie intellectuelle », (2011), « Les tabous de l'histoire », « Les Romanov », (2012)

Joël Laloux

## « Pierre-Antoine Cousteau », biographie d'un maître de la polémique

par Pierre ROMAIN

Ce livre arrive à point pour approcher au plus près le dramatique destin d'« une des grandes plumes du journalisme français » (H. Coston). L'auteur, le docteur Jean-Pierre Cousteau, son fils, a puisé dans les archives familiales des documents et des témoignages, des lettres, notamment les 701 lettres quotidiennes envoyées par sa mère à son époux en prison, des textes rédigés par son père ou quelques-uns de ses camarades du plus grand intérêt. Le titre exact du livre « *Pierre-Antoine, l'Autre Cousteau* »<sup>1</sup> permet sans doute d'attirer les chalands qui s'étaient émerveillés devant le *Monde du silence*, mais n'a aucun rapport avec le pamphlétaire, ses choix, ses combats, si ce n'est pour l'auteur de dire sa reconnaissance pour ce que fit le marin pour son frère, sa belle-sœur et leurs enfants dans une période terrible.



Dans les milieux de droite, « le plus grand journaliste de la collaboration », selon Galtier-Boissière, fut, parmi les condamnés à mort (en 1946), un des ceux qui montrèrent le plus de panache dans l'adversité. Ses amis et ses ennemis reconnurent son courage, sa droiture, sa loyauté, sa franchise. Il fut le seul des « indignes nationaux » à faire rire ses juges. Une des qualités de ce livre de piété filiale est précisément de faire saisir la complexité des raisons paternelles dans les positions de plus en plus extrêmes.

Comme nous l'avions déjà compris par Coston, Brasillach, Brigneau, Charbonneau, etc., il y eut une forte solidarité entre amis. En période de guerre civile, la passion des engagements ne laisse aucune place aux nuances. Ils avaient pris parti, ils ne lâchaient rien comme on dit aujourd'hui. Fusse jusqu'au poteau. Aussi n'ai-je pas compris l'intérêt, dans le livre, d'une préface de Franz-Olivier Giesbert<sup>2</sup>. Est-ce un hommage à la vérité officielle, au manichéisme bien-pensant ? Il

1 – Éditions Via Romana, mai 2016.

2 – Un extrait tout en nuances de ce polygraphe mondain devenu le « docteur universel » (de Molière) : (Prix Renaudot ; Goncourt ; de l'Académie française... radios, télévisions, magazines et dernièrement... le Prix Charette – sic –). Dans sa préface du présent livre, on lit : « il y a quelque chose de fascinant chez les enfants de salauds, de criminels, de nazis ou de collabos qui continuent à aimer leurs parents envers et contre tout ». Serait-ce l'Ausweis « Korrekt » ?

est vrai que trouver des qualités littéraires à des écrivains qui pensaient très mal – même 75 ans après – relève presque du crime contre l'humanité.

Peu importe, nous entrons au début dans les détails d'une famille bourgeoise du Bordelais qui voyagea. Pierre-Antoine suivit des bonnes études à Bordeaux, à Paris (à Louis-le-Grand, à New-York). Jusqu'à la troisième, il se dira « catholique et Français ». A l'entrée en seconde « tout changea : je découvris le libre examen et je m'installai avec une remarquable aisance dans la négation... ». Plus tard il fera la distinction entre un « scepticisme fécond » qui sera un de ses ressorts mentaux et « ces insurrections saisonnières de jeunes chiens qui n'ont pas d'autres fondements que l'ignorance et la présomption ». Il obtint son baccalauréat (philosophie) puis se laissa un peu aller, fit du sport et des « petits boulots ». Après un nouveau séjour difficile à New-York en 1929-1930, il revient en France parlant parfaitement l'anglais. Recommandé par l'écrivain, grand reporter, Titaïna (Élisabeth Sauvy, sœur aînée d'Alfred Sauvy), il entre dans le journalisme... et tombe amoureux de la secrétaire de Titaïna. Elle deviendra sa femme et la mère de ses deux premiers enfants.

### JOURNALISTE POLITIQUE

D'après ce qu'il a écrit et d'après ses amis, ce sceptique aurait été tenté par diverses tendances politiques, au gré des années, des amitiés et des situations diplomatiques et intérieures de la France : anarchiste, révolutionnaire, pacifiste, nationaliste, « fasciste », communiste. Il lisait ses confrères, les rencontrait, mais ce fut quand, à partir de 1932, il entra à *Je Suis Partout*, qu'il fut lui aussi séduit par le directeur, Pierre Gaxotte. Normalien, agrégé d'histoire-géographie, très cultivé, brillant, ce secrétaire de Maurras fut un modèle pour toute son équipe. Pierre-Antoine Cousteau fut sensible aux arguments nationalistes, y compris au fascisme et il ne suivit pas ses amis venus de l'*Action française* sur l'hypothèse royale. Son talent s'imposa vite : en 1934, il avait accès à la première page de *JSP*, généralement sur des questions de politique étrangère. Durant « l'avant-guerre », le ton des articles monte ; celui que ses familiers appellent PAC, devient violent. Mais il est apprécié des lecteurs<sup>3</sup>. En 1937, il assiste au congrès de Nuremberg ; en 1938, il se rend à Madrid avec Robert Brasillach et Maurice Bardèche. En 1940, il est mobilisé et sa compagnie est faite prisonnière : il passera quatorze mois dans un stalag en Thuringe avant de revenir.

Il reprit sa place au journal, produisit jusqu'en 1944 maints « papiers » pour *JSP* et *Paris-Soir* sans retenue, insistant sur la nécessité de renforcer la collaboration. Il méprisait la prudence et fut vite considéré comme un des collaborateurs qui appuyaient les mesures les plus dures. En 1946, il expliqua au juge qu'il avait eu cette position car, dit-il, la défaite de l'Allemagne entraînerait la soviétisation de la France. Lui et son épouse purent échapper aux arrestations en 1944 ; ils gagnèrent l'Allemagne puis l'Autriche et furent arrêtés par la police

3 – Rebatet, qui était lui-même orfèvre en la matière, a reconnu l'aisance de son camarade : « Cousteau se moquait de la littérature. C'est cependant, de nous tous, un dont la phrase retombe le plus solidement sur ses pattes ».



française en 1945. En novembre 1946, PAC fut condamné à mort, et, enchaîné, attendit dans le « couloir de la mort » durant 141 jours<sup>4</sup>. En 1947, il fut gracié par Vincent Auriol mais ne sortit de sa geôle qu'en 1953. Depuis son emprisonnement, et même après il fit des traductions (de l'anglais) mais sa famille connut de grosses difficultés matérielles. Le survol de cette vie (une centaine de pages dans le livre) était nécessaire pour éclairer les positions de PAC. Précisons que Cousteau ne fut encarté dans aucun parti, ne fut pas membre de la Milice (contrairement à ce qu'on lit ici ou là).

### L'ÉCRIVAIN PRISONNIER

Le reste du livre me semble littérairement encore plus intéressant. Ses emprisonnements successifs, à Fresnes avant le procès, puis au bagné : Clairvaux, Eysses, vont donner à ce journaliste sans travail, cet écrivain au verbe fleuri, abondant, l'occasion de pouvoir se livrer à la liberté la plus recherchée des rédacteurs : pouvoir lire, écrire, penser sans être dérangé. Il fit moult recherches, rédigea ses mémoires, et produisit de nombreux manuscrits dont seulement quelques-uns ont été publiés. Mais puisque ses articles de *Je Suis Partout* sont inaccessibles ou du moins légalement non publiables – en tout il a écrit environ quatre mille articles –, que les conflits et les protagonistes ont disparu, ce sont ces textes de la « survie » qu'il faut absolument déguster : les travaux par thèmes ou auteurs, les mémoires, auxquels appartient « *En ce temps-là* » publié par Coston en 1959...



Puis il y eut les percutants éditoriaux publiés par l'hebdomadaire *Rivarol* et édités par Coston en 1956 sous le titre *Après le déluge* (réimprimé par les Éditions Dualpha en 2007) ainsi que les éditoriaux de PAC pour *Lectures françaises*, mensuel qu'il avait fondé avec Henry Coston en mars 1957. Bien que très malade, suite aux conditions de sa captivité, il publia jusqu'à son décès des éditoriaux acides et forts (du n° 1 au n° 19-20) que devrait étudier tout aspirant au journalisme... ou les esprits non conformistes pour se détendre et réfléchir. Céline en prend à nouveau pour son grade. Mais aussi les anticolonialistes, les communistes français, le personnel politique français en particulier De Gaulle et Malraux. Son dernier éditorial « Petit portrait du *Figaro* », traite de l'évolution rapide des « lignes » politiques suivies par *Le Figaro* depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et depuis 1940 : comme tant d'autres, après avoir encensé jusqu'au bout le Maréchal, il vira de bord et il soutint De Gaulle et ses alliés de gauche. La direction du *Figaro* de l'époque mérite sa place dans le dictionnaire des girouettes que PAC avait toujours stigmatisées.

4 – Georges Suarez (un des fondateurs de *Gringoire*), Paul Chack (officier de marine, auteur célèbre, qui dirigea durant l'Occupation le Comité antifolchévique) et Robert Brasillach furent fusillés. A l'épuration, on put compter des dizaines de milliers de personnes emprisonnées... des milliers d'exécutions sommaires...

Dans ce livre, Jean-Pierre Cousteau a remarquablement fait œuvre didactique. A plusieurs reprises, il tient à rendre hommage à son oncle le « commandant » Jacques-Yves Cousteau qui est toujours intervenu pour PAC, ses enfants, sa femme. L'auteur rappelle notamment qu'au procès de Pierre-Antoine, le jeune officier de marine que ses amis avaient pourtant mis en garde, tint à venir déposer en uniforme pour défendre son frère. Cela déplut à De Gaulle et il semble que la carrière militaire du futur explorateur des fonds marins, en ait pâti. Toute allusion à un événement, tout nom propre peu connu du grand public sont documentés. Surtout l'auteur n'a pas omis de publier en annexes, des extraits de lettres ou d'éditoriaux parmi les plus enlevés, les plus caustiques qui donnent furieusement l'envie de lire d'autres textes. Le dernier chapitre se termine par le très émouvant « *Testament et tombeau de Pierre-Antoine Cousteau* » (de Lucien Rebatet, *Rivarol*, 25 décembre 1958).

### JUGEMENTS LITTÉRAIRES, POLITIQUES, RELIGIEUX

On suit les goûts et dégoûts littéraires de Cousteau. A plusieurs reprises il explique n'en vouloir à personne sauf à Gaxotte pour avoir poussé, dit Cousteau, ses rédacteurs au « fascisme » puis les avoir « lâchés ». La colère l'aveugle et l'amène à contester toute valeur aux synthèses de l'historien par exemple *L'Histoire des Français* de Pierre Gaxotte, fort estimée par de très nombreux lecteurs et historiens, rééditée pendant des années. Le prisonnier puisait comme il l'entendait des livres dans les 7 000 volumes de la bibliothèque de Clairvaux, sans compter les prêts de ses voisins. Il prenait beaucoup de notes, remplissant de gros carnets en vue d'hypothétiques parutions. Parmi ceux qu'il n'aime pas citons en tête Céline (après sa lecture de « *Mort à crédit* »). Les raisons données par Cousteau contre l'auteur du « *Voyage au bout de la nuit* » semblent en partie recevables mais n'évitent pas la mauvaise foi à la Voltaire : « *Céline est scatologique pour le plaisir d'être scatologique* »... « *Son œuvre est destinée à être le chantre des crasseux, des médiocres, des lâches, des ratés...* ». PAC dit aussi avoir le dégoût de l'emploi de l'argot systématique et de la vulgarité. Bref les deux hommes ne s'entendirent pas. Sur les écrivains qui furent, un temps, proches des mouvements « fascistes », il s'emporte. Pour lui Céline, Malaparte, Ernst von Salomon se reniaient (par des nuances mises dans leurs derniers ouvrages) !

Il reconnaît avoir des lacunes et son jugement est fréquemment scellé sur un coup de tête immédiat. On comprend que ce voltairien ait aimé l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle. Son agnosticisme se réduit parfois à des plaisanteries de potaches qu'il faut comprendre comme un exutoire à son amertume. Après avoir relu le « *Sermon sur la montagne* », il a trouvé utile d'écrire un *sermon sur la plaine*... : « *heureux ceux qui n'ont ni faim, ni soif de justice car ils ne seront jamais déçus* ». Sur cette question intime de la foi, face au cynisme, il faut être prudent. Il est rationaliste devant les explications catholiques, il a tendance à simplifier certains épisodes, par exemple les guerres de religion mais il fut très édifié par la charité des religieuses et des aumôniers des prisons. Pour le deuxième anniversaire de l'« *assassinat de Robert* » [Brasillach] : « *J'ai demandé qu'on dise une messe ce jour-là* »

à son intention dans la cellule qui sert de chapelle aux condamnés à mort ». Si tous les voltairiens avaient ce genre d'intention... on pourrait espérer.

Au moment de rendre l'esprit, il tint à dicter son testament à son grand ami Lucien Rebatet : il dit, quant à ses dispositions philosophiques, n'avoir que « celles qui ont été les miennes, c'est-à-dire dans un agnosticisme total ». Il répète ce qu'il avait expliqué à son juge d'instruction, à savoir désirer la victoire de l'Allemagne... « parce qu'elle représentait à l'époque... la dernière chance de l'homme blanc ».

Pierre-Antoine Cousteau  
Préface de Jacques Perret

## Hugothérapie



VIA ROMANA

Ayant recueilli les boursoufflures les plus épaisses chez Hugo, il en fit un de ses meilleurs ouvrages, *L'Hugothérapie* (à conseiller aux neurasthéniques)<sup>5</sup>. Mais nous pouvons regretter des faiblesses de jugement dans son emportement contre de grands écrivains aux cadences inoubliables. Je ne peux laisser passer, pour les « *Mémoires d'Outre-tombe* » les foucades du genre : Chateaubriand... « est un abruti d'une rare qualité ! » Ni son emportement sur les « *Oraisons funèbres* » de Bossuet. Cela vient sans doute des études secondaires lacunaires. Il le reconnaissait et cherchait à approcher des auteurs provisoirement ignorés ou oubliés. Ainsi il a découvert en prison, avec une grande satisfaction, Rivarol et Machiavel. Il avait gardé un piètre souvenir

d'une courte lecture de Stendhal. Il ouvre « *La Chartreuse* », est émerveillé et revise son premier jugement. Il relira, parmi d'autres, Stendhal jusqu'à sa mort ainsi que des auteurs anglais dont Oscar Wilde.

### LE VRAI PAC ?

A sa mort les éloges furent nombreux. Tous insistèrent sur son courage (entre autres Jacques Perret qui était devenu un ami), sa droiture, sa « fidélité à soi-même et à ses amis »... Ceux de ses proches et ses lecteurs qui l'ont le mieux compris, ont souligné, comme Brasillach, son « pessimisme souriant » ; d'autres ont insisté sur son style et son humour froid qui déclenche le rire ou la fureur. Le talent de PAC a sans doute joué un poids supplémentaire dans la balance finale de son jugement. Il avait épinglé trop de médiocres, de profiteurs, de parvenus, de champions du changement de veste... Les éloges les plus précis, les plus littéraires, de l'écrivain me semblent ceux de Saint-Paulien et de Coston. Du premier : « *La fougue, la véhémence de ses écrits, sont tempérées par une sorte d'humour froid, par une impassibilité passionnée qui, souvent, produisent un effet prodigieux. Pas de haine ; un mépris écrasant, une ironie âcre, cinglante, qui double l'insulte* »... L'analyse la plus exacte me semble être celle d'Henry Coston, dont le premier souci ne fut pourtant pas de décortiquer la littérature. Ici il va droit au but ; parlant de cette « grande plume », il écrivit : « *Ses phrases équilibrent*

5 - Éditions Via Romana, 2015. Cf. la recension de J. Seguin dans le n° 49 (nouvelle série, mai 2015) de *Lecture et Tradition*.

brées, nerveuses et claires sont traversées d'un humour ravageur et d'une ironie souvent amère. Cousteau fait penser à Voltaire et aux polémistes du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme aux vaudevillistes du XIX<sup>e</sup> siècle ou aux humoristes britanniques... » Parmi les auteurs avec lesquels il eut des liens de grande estime, on peut trouver des proximités littéraires : Marcel Aymé, Antoine Blondin, Albert Paraz et surtout le cher Jacques Perret...

Ce qui rejoint ce que PAC avait confessé dans une lettre : « *Il y a évidemment une contradiction flagrante entre mon engagement politique, si absolu, extrême et violent et le goût inné que j'ai du scepticisme souriant, de l'épicurisme, de l'hédonisme fleuri des gens du dix-huitième siècle. Il est vrai que cet incomparable dix-huitième siècle s'est abîmé dans des flots de sang et qu'il s'est achevé par des galopades de sabreurs au front bas, imperméables à l'humour et à la philosophie* »... ♦

6 - Page 268.

**NDLR.** Nous donnons ci-dessous la liste des écrits de P.-A. Cousteau qui ont été publiés (on trouvera dans les annexes de l'ouvrage de Jean-Pierre Cousteau un catalogue plus détaillé dans lequel sont également énumérés les textes n'ayant jamais fait l'objet d'une édition) :

- *L'Amérique juive* (Éditions de France, 1942)
- *Les Grandes Mystifications du siècle* (Éditions de France, 1943)
- *Hugothérapie* (Éditions Touristiques et Littéraires, 1954 ; rééd. Via Romana, 2015)
- *Mines de rien* (Éditions Touristiques et Littéraires, 1955 ; rééd. Déterna, 2004)
- *Après le déluge* (Librairie Française, 1956 ; rééd. Déterna, 2007)
- « Munich : cartes sur table pour le meilleur et pour le pire » (in *Les Origines secrètes de la guerre 1939-1945*, numéro spécial de *Lectures françaises*, juin 1957)
- *Les Lois de l'hospitalité* (Librairie Française, 1957)
- *En ce temps-là* (Librairie Française, 1959 ; rééd. Déterna, 2004)
- *Proust digest* (Via Romana, 2014 et Éric Fosse, tirage numéroté, 2014)
- *Dialogue de « vaincus »* (Berg, 1999) (édition censurée des *Dialogues* écrits à Clairvaux avec Rebatet).

Quelques mots afin de rappeler les grandes lignes de la carrière de P.-A. Cousteau : Il fut un des écrivains et journalistes honnis par les bien-pensants. Né en 1906, mort jeune en 1958, âgé de 52 ans, il fut considéré par certains comme « le plus brillant de sa génération ». Fortement engagé dans la presse dite « collaborationniste », il fut rédacteur en chef du quotidien *Je Suis partout* (1942), dont il devint directeur politique, en 1943, après le départ de Robert Brasillach. Arrêté à la « libération » et condamné à mort en 1946, il fut gracié en 1947 et resta incarcéré jusqu'en 1953, date à laquelle il reprit sa place dans la presse d'opposition (*Rivarol*, *C'est-à-dire*, *Le Charivari*) et contribua à lancer *Lectures françaises*, avec Henry Coston, dont il fut l'éditorialiste, jusqu'à sa mort. Parallèlement, il écrivit quelques ouvrages dans lesquels il a donné la pleine mesure de ses qualités et talents de polémiste et pamphlétaire.

## PIERRE-ANTOINE, L'AUTRE COUSTEAU

Pierre-Antoine Cousteau, PAC pour ses amis, est né le 18 mars 1906, à Saint-André-de-Cubzac et mort le 17 décembre 1958. Il était le frère du Commandant Jean-Yves Cousteau. C'est en 1930, "par hasard", disait-il, qu'il entra au *Journal*. Ce fut pour lui la révélation de sa vocation journalistique. Il fit à tous les postes qu'un journal peut offrir. Issu de "l'extrême gauche de l'extrême gauche", c'est lui qui le raconte, le "plus voltairien de nous tous", selon Rebatael, et évolua vers le fascisme intégral et en 1933, il devint l'un des collaborateurs avec, entre autres, Brasillach et Rebatael, de *Le Salut Français* que la maison d'édition Fayard venait de fonder sous la direction de Pierre Gavotte.

Prisonnier de guerre en 1940, libéré un an et demi après, il reprit sa place à *Le Salut Français* et en devint, en 1942, le rédacteur en chef, puis le directeur politique en 1943, après le départ de Robert Brasillach. À la même époque, il entra à *Paris-Soir* comme rédacteur en chef. D'un esprit mordant et perçant dès son plus jeune âge, cultivant la liberté de pensée, PAC ne faisait pas partie des tièdes et des mous. C'était un militant qui ne pouvait se résoudre à rester inactif dans une période qu'il savait fondamentale pour l'avenir de l'Europe et de la race blanche. Cet engagement à la paiera, pour avoir été un ennemi implacable de la démocratie parlementaire et du communisme, d'une condamnation à mort en 1946. Grâce à Pégues (1947) par le président Vincent Auriol après 141 jours de chaînes, il passa huit années à la centrale de Clairvaux et à celle d'Eysses. Libéré en 1954, il reprend naturellement sa place dans la presse d'Opposition nationale. Avec un tel bonhomme, bon sang ne saurait mentir ! La lecture de la biographie que vient de réaliser son fils Jean-Pierre Cousteau, *Pierre-Antoine, l'autre Cousteau*, ne dément pas cet adage.

Cette biographie, d'un style raccé, est principalement basée sur la correspondance de PAC avec son épouse l'emendée lorsqu'il était en détention et sur son journal de prison. Si le fils s'efforce de rester objectif quant au parcours et aux choix de son père, son témoignage est évidemment empreint d'amour filial et d'une certaine fierté exprimée très élégamment. Eh oui, il peut être fier : PAC n'était pas n'importe qui ! L'intérêt de cette biographie c'est qu'elle fait la part belle aux huit années de prison subies par PAC, où il fut état de son quotidien de prisonnier, de ses occupations, du sport mais surtout la lecture et l'écriture. Il revient sur son parcours, la vie, son époque, sans jamais rien renier ni regretter. Oui, PAC a souhaité la victoire de l'Allemagne nationale-socialiste, "la dernière chance de l'Homme blanc", c'était logique pour lui qui était persuadé que la ploutocratie économique avait fait son temps et que seule l'option du socialisme national était désormais envisageable. PAC considérait qu'il n'y avait que cette solution qui pût permettre à la France de rester elle-même pour aller de l'avant. Pacifiste, son prouséisme se voulait avant tout une réaction à la déclaration de guerre des communautés juives du monde entier envers le III<sup>e</sup> Reich dès 1933. Il haïssait les faibles et les neutres car il était de cette race d'hommes à la tête haute pour qui l'honneur est la vertu suprême.

*Pierre-Antoine, l'autre Cousteau* est complété de nombreuses annexes où l'on trouvera plusieurs articles de PAC écrits dans les dernières années de sa vie, principalement pour *Revue* et *L'Estaire*. Un livre passionnant sur un homme qui en avait et qui n'a pas hésité à mettre sa peau au bout de ses idées. Seul bémol : que vient faire cet opportuniste mollasse de François-Olivier Giesbert dans cet ouvrage ?

Jean-Pierre Cousteau, *Pierre-Antoine, l'autre Cousteau*, Via Romana, 2016, 24€



### QUAND JEAN MOULIN COLLABORAIT A GRINGOIRE

Le dessin que vous allez découvrir à la page suivante semble, par le sujet assez léger qu'il traite, ne guère offrir de rapports avec ce qui fait la matière habituelle des *Cahiers Béraud*. Et pourtant...

Une exposition récente consacrée à Jean Moulin a révélé un secret bien gardé, car allant à l'encontre de toutes les idées reçues : Jean Moulin, le futur héros de la résistance, avait collaboré... collaboré à *Gringoire*, tout au moins.

En effet l'exposition nous rappelle que Jean Moulin réalisait des dessins de presse sous le pseudonyme de Romanin. Le dessin ci-joint a été publié dans *Gringoire* du 8 mars 1929.

Ainsi donc Jean Moulin travaillait pour « la feuille infâme » (dit Jacques Chirac). Il signait sous pseudonyme à côté d'Henri Béraud, et à côté de Paul Chack et Georges Suarez (tous deux fusillés à la Libération). Il était payé par Horace de Carbuccia, trop souvent présenté comme le mauvais génie de la droite française d'avant-guerre. Oui, le même Jean Moulin, icône intouchable de notre temps !

Comme aurait dit André Malraux : « Rentre ici, Jean Moulin ! ». Rentre à *Gringoire* !

F. BERGERON



### Lord Byron (1788-1824) et Robert Brasillach (1909-1945)

« Si près de la mort, j'éprouvais des sentiments divers où la crainte entraînait pour peu de chose. »

Shelley.

« Et que je laisse quelque chose de cher en ce monde ! Quant au reste, je meurs content ! ».

Byron.

Byron et Brasillach étaient, seuls, de ces êtres trop rares chez qui la grandeur de l'âme égale la pénétration de l'esprit. De Byron à Brasillach, qu'on a comparés tous deux à Chénier, on fait évidemment aussitôt le parallèle entre Byron et Shelley, et Brasillach et Bardèche. Tous ces poètes se caractérisent par « la bonté dans la force et non dans la faiblesse, un cœur excellent et sensible ». On se dit facilement qu'Hamilton, Bellamy, et Warburton auraient très bien pu présenter Brasillach à Bardèche, et inversement, avec la même facilité : « que le cœur tendre de Shelley doit se réjouir de la venue d'un cœur fidèle ». Et qu'ils avaient deux Maîtres prestigieux en Montaigne, et La Béotie. Dans les trois illustres cas, on se dit en ces termes : « J'ai admiré votre talent. C'était trop ! Et nous avons les mêmes mépris, des choses terrestres ! Un événement peut se produire ! ». Mais il ne se produit pas. « Les Juifs n'avaient pas l'idée, pour eux, d'une vie future » mais ils avaient d'ores et déjà tous les démons de l'univers byronien.

Alors, « Pourquoi sacrifier follement les jours de ma jeunesse ? Pour la vérité, semblent-ils dire, l'un et l'autre. »

Maurice Bardèche est-il la réincarnation ou le successeur de Shelley, malgré sa courte vie ? On se dit d'emblée que Shelley fut à Bardèche ce que Byron fut à Brasillach, ayant ou pouvant avoir la plus exclusive influence sur l'esprit de Byron. Mais cette influence l'exerça-t-il ? Se demande-t-on, aussitôt. Shelley fut chassé de l'Université d'Oxford et fut époux d'Harriet West Brook, puis de Mary Godwin, toutes deux habituées aux sympathies passionnées et souples de leur mari et Casa Magni, avec « sa cuisine et ses casseroles », fut l'ancêtre du « Taudis de Suzanne ». Mary Shelley est en certains points proche de Suzanne Bardèche, quand on les résume par « un amour accru par l'estime pour les deux écrivains, par une confiance et une affection qui, malgré nos malheurs, n'a fait que grandir et qui ne connaît pas de bornes. »

On réunit couramment Shelley et Bardèche par cette phrase : « Ceux qui ne le connaissent que par ses ouvrages, ne connaissent que la moitié de ses mérites », et conclue par Bardèche lui-même : « On ne pourrait pas se figurer une vie plus simple que la nôtre ou moins faite pour attirer les calomnies qu'on nous causa. »

Plusieurs points communs : Shelley et Bardèche furent tous deux les philosophes de la Justice politique, et furent tous deux attaqués pour leurs idées séditionnelles. La naissance de Ianthe Elisa fut le prélude pour Shelley et Bardèche à de nombreux enfants, de sorte qu'on ne sait plus qui fut le père le plus tendre et le plus indulgent des deux. Shelley recherchait une compagne qui pût déjà goûter la poésie et la philosophie. Quand il l'eut trouvée, il aimait à répéter : « Vous ignorez à quel point je déteste sa sœur ! », et il conviait volontiers à sa table, à partir de janvier 1821, Charles Clairmont et Thomas Jefferson Hogg, ancêtres de Blondin et Brigneau, et Edward Williams, Shelley apprend que Bonaparte est rentré à Paris durant les Cent Jours, devançant en cela Bardèche et l'Armistice de Juin Quarante. Shelley et Bardèche vont jusqu'à entrevoir et mesurer les murs de Fresnes : « Je ne vis jamais monument plus terrible de la tyrannie froide et inhumaine que l'homme se plaît à exercer sur ses semblables ». Où Shelley semble ajouter par-dessus Bardèche à l'adresse de Brasillach : « Vous êtes destiné, croyez-moi, à prendre dans l'estime de l'humanité un rang où de si puériles animosités ne pourront vous atteindre. » Shelley s'incarne définitivement en Bardèche quand il lui fait dire de Brasillach : « Il aime une vie agitée et trouble : moi une vie tranquille ; il est plein de beaux sentiments, et n'a pas de principes ; j'ai des tas de principes et aucun sentiment ; il reçoit toutes ses impressions du cœur, moi de la tête ; quand l'un est attiré vers le pôle Nord, l'autre l'est par le pôle sud. »

Dans le cercle étroit de Byron, Edward John Trelauny se rapproche de façon frappante de la figure de Thierry Maulnier, quand ils disent de Brasillach et Byron, qu'« on

lisait chez tous deux le génie dans leurs yeux et sur leurs lèvres ». On ne sait plus si Byron a eu André Bellesort, ou Brasillach Lord Carlisle pour tuteur.

Toutefois, c'est toujours Moore qui rapproche le mieux Byron de Brasillach, d'abord « par ses défauts, par un certain penchant à l'indiscrétion, par un manque de prudence nuisible à ses intérêts », puis « Lorsqu'il parlait, par ces sourires et ces ironies qui cachent ou découvrent une haute philosophie, il y avait un jeu continu de pensées pleines de vivacité quoique la mélancolie fût leur caractère habituel lorsqu'ils étaient en repos. » Plus près de Byron encore : « Il aurait fallu le voir aussi dans les moments sublimes où il subissait la loi du génie, tourmenté par le besoin d'épancher les émotions et les idées qui s'agitaient dans son esprit. On osait à peine l'approcher, se sentant hors de proportion avec lui ».

Chez Byron comme en Brasillach, « Toutes les qualités qui brilleront dans l'homme se retrouvent déjà d'une manière prononcée dans l'enfant. (Il y avait en eux une certaine timidité). Mais ce qui les caractérisait tous deux, c'était « cette manie de se nuire, de se persécuter en quelque sorte, et d'accumuler des nuages sur sa brillante destinée, qui fut si étrange et si réelle, qu'il est nécessaire d'en montrer ci-après l'étendue. »

Fait troublant, le père de Lord Byron, « ce jeune officier si beau et si brillant », mourut à l'âge de trente cinq ans, comme celui de Brasillach.

Brasillach seul semble écrire sous le titre : « Heures de paresse », « La mort cruelle n'a pas voulu que ma jeunesse orpheline eût pour guide la tendresse d'un père ». Ils avaient de toute façon tous deux la réputation d'un bon officier, et le Docteur Daury eut pour successeur le Docteur Maugis.

Byron et Brasillach sont tous deux liés à leur sœur, « Ma sœur, ma bien aimée sœur » Geneviève et Augusta et semblent leur dire que : « Quand tout était lugubre et sombre autour de moi, et que la haine décocha contre moi tous ses traits, tu fus l'étoile solitaire, qui continua jusqu'à la fin à briller pour moi. S'il est un nom plus cher et plus pur, que ce nom soit le tien ». Mais aussi cette mère qui l'avait idolâtré, qui veille sur la renommée naissante avec une anxiété fiévreuse, et s'enivrait de ses succès, « La mère, encore jeune, fut si cruellement frappée dans ses affections, ayant perdu à la fois sa fortune et son mari qu'elle adorait, que son caractère passionné en fut altéré et aigri ? ». Dans le troisième chant de Childe Harold, elle mourut sur le cadavre de celui qu'elle n'avait pu sauver.

Car Brasillach est né en 1932, chez le successeur de Moore, « Assis au céleste banquet du grand Maître, où mon génie prend entière possession de moi-même ». Qui semble lui dire, au nom de Gray, « Je ne suis pas, je n'ai jamais été le misanthrope qu'on croit ! Vous êtes un compagnon plaisant, facétieux ! Et je voudrais être un compagnon plus spirituel, encore ! », S'échangent-ils, l'un et l'autre.

« Ce fut un des plus mortels et des plus écrasants sentiments de ma vie, que celui de sentir que je n'étais plus un enfant. » Le voleur d'étincelles semble bien avoir été écrit à Ravenne, dès 1821.

Car si Byron emprunte déjà au voleur d'étincelles, il fait l'appel des élèves et des Maîtres de : « Notre avant-guerre », avec le jeune Dorset, qui quitte le séjour aimé de son adolescence, où il vivait d'espérance, de paix et d'amitié. Encore étudiants, Brasillach et Byron écrivent de 14 à 18 ans un petit volume de poésie : les heures d'oisiveté d'un mineur, chez Byron à l'heure où Brasillach écrit ses premiers poèmes familiers pour le *Coq Catalan*. Ils ont en commun leurs « Souvenirs d'enfance ». Byron perd Marguerite Parker au moment où Brasillach perd Annie Jamet. Chez l'un comme chez l'autre, « Tout respire la volupté la plus pure. »

Wingfield emprunte au Jaume du voleur d'étincelles, William Hourness à Gadenne, Eddleston, à vingt et un ans, rappelle Claude Maubourguet et Jean Turlais, et quand Lord Byron parlait de ce jeune homme, qui avait été son condisciple, avec affection, c'est Hobbouse qui rappelle Maulnier, Matthews, ancêtre de Henri Massis par ces mots : « Tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait, portait le cachet de l'immortalité ». Thomas Moore évoque Maurras : « Il pensait au poète, il était heureux d'apprendre qu'il vivait, bien avant qu'il eût la chance heureuse de le connaître. Moore est bien le Maurras de Byron : « Il est notre ami, parce qu'il est quelque chose de bien mieux, et parce qu'il est un homme d'un vrai talent ». De même Pope y est Giraudoux, et le poète Keats y préfigure déjà Albert Camus. Murray y est l'ancêtre de Mauriac : « Je n'ai jamais connu que trois hommes qui auraient voulu lever un doigt en ma faveur. L'un d'eux, c'est vous ». Car Byron et Murray semblent apposer eux-mêmes la signature au bas de la pétition de Mauriac : « C'est leur pardon qui touche son cœur. Se trouver ainsi l'objet de l'amitié de ceux qu'il a offensés ». Et, surtout, Madame de Staël fut à Byron ce que Colette fut à Brasillach. Quant à Walter Scott, Rogers, Campbell, Coleridge,

Wordsworth, Southey, ils ont leur place dans *Les quatre Jeudis*, et font dire à leur auteur : « Je voudrais bien en distinguer un, parmi ce noble groupe ».

« O ! Amis regrettés, objets doux et chers, votre souvenir fait couler encore mes larmes ! Triste et pensif, j'évoque dans ma mémoire des temps qui ne reviendront plus. »

L'œuvre « d'avant-guerre » de Byron emprunte, pour le théâtre, à Bérénice, pour le roman au « lever radieux du soleil, son coucher impossible à décrire » (*Le voleur d'étincelles*). Et « La voix de l'oiseau du soir » au Marchand du même nom. Les « Poèmes du ciel et de la Terre » sont les transports de l'enfant ayant survécu à l'enfance, et nous ramènent à Troie et à Homère et sont la conjugaison de tout cela. En effet, on dit de Brasillach comme de Byron qu'« Il entre dans son odyssée avec un tel calme, que rien ne semble le toucher personnellement. »

L'œuvre et les personnages de Byron s'imbriquent directement à ceux de Brasillach : Mirrha invite à l'Anthologie grecque, Leïla (Du Giaour), est dans les pas de Brigitte Lenoir, et la Médora du Corsaire lui dispute le titre de Conquérante ; Zuleika, la fiancée d'Abydos, ressemble à Catherine dans *Les Sept Couleurs* où pourraient figurer Aurora Raby et Haïdée de Don Juan, « Cette femme à la peau brillante, aux yeux humides, étincelants d'amour, d'espoir, de constance, l'aimante, la fidèle, l'adorée. ». Auxquels il faut rajouter, chez Byron, « La période des relations de noble poète avec le théâtre. (Animateurs de théâtre), « Je fais une collection des portraits de mes compagnons d'école, les plus intimes ». *Portraits* (1935). Et les Mémoires, leur but principal était de faire connaître au monde la vérité. *Notre Avant-guerre*. Le voyage de Byron à Cadix, Gibraltar, Malte et Séville, comme préparant : *Histoire de la Guerre d'Espagne*.

Car en 1810 comme en 1944, les deux poètes nous disent que : « Nous nous soucions fort bien de l'histoire de Troie ! ». Car Byron à Missolonghi, et Brasillach à la Bibliothèque Nationale, repris plus tard par Roger Peyrefitte et bien d'autres, tournent leur dernière pensée vers le berceau de la Grèce : « L'un et l'autre connaissait la Grèce, et il savait ce qu'il y trouverait en échange de son repos, de tout ce qui lui était cher dans le monde. » (*Dernier voyage de Lord Brasillach en Grèce*). La beauté des poésies de Lord Byron sur la Grèce vaut celles de Brasillach. « Cette poésie fut le rameau sacré que Robert va arracher au tombeau » (1821/1943).

Et nos lectures estudiantines l'auront confirmé, et souligné par la suite, comme la rivalité et l'admiration de Byron pour Lamartine, dont le parallèle, chez Brasillach, oscille et hésite entre Maurras et René et Alphonse de Châteaubriant. C'est Maurras qui tient plus la comparaison, ajoutera-t-il. Se demande-t-on, aux preuves de courage et à la noblesse d'âme, celle aussi d'avouer que l'un s'est trompé sur Lord Byron, et l'autre sur le voleur d'étincelles réincarné en enfant de la nuit.

C'est encore Byron qui résume lui-même l'œuvre romanesque de Robert Brasillach en cette phrase : « Tout ce que j'ai écrit n'est que passion. Mon indifférence elle-même est passion, croyez-en mon expérience. » Ou en cet autre : « Il avait commis la faute de dire une foule de vérités irrévérencieuses de son pays, et envers beaucoup d'individus. Il avait pour conséquence une foule d'ennemis. »

Byron et Brasillach sont nés au cœur du même contexte, car « beaucoup de mensonges se sont répandus sur eux, et leur rang, leur talent auraient pu servir puissamment ce pays ! ». En 1814 comme en 1940, c'est l'invasion de la France, et l'humiliation de cette grande nation leur fut à l'un comme à l'autre, pénible. Que ce soit en 1816, ou en 1940, Byron et Brasillach semblent dire d'une seule voix : « Tout est inutile, tout est perdu, pourtant, « Vous étiez l'orgueil et l'idole de la patrie ! ». Mais en 1818 et en 1941, les deux poètes s'engagent : « Je souhaite de tout mon cœur que les champs de la France soient engraisés par l'Armée d'invasion ! », (*Byron, comme Brasillach, préfère ici Napoléon à Wellington*). J'ai l'intention de partir à l'étranger, mes bagages sont prêts : car il y a un monde, en dehors de Rome ! », semblent dire l'un et l'autre à leurs adversaires politiques. Car quand même Byron comme Brasillach eût été entraîné à ce noble sacrifice par son propre enthousiasme, par ses illusions, par des espérances personnelles, tous deux se sacrifient dans la guerre pour un peuple étranger, pour la cause générale de l'humanité, et ceci quelque violents qu'ils soient dans leur explosion.

Car après 1940, « Les portes de la gloire sont encombrées, et diverses ». Laquelle choisir ? Le chapitre de l'avenir nous le dira. Car en 1820 comme en 1940, « L'Angleterre a cessé d'être bonne, pour moi, et il y a des Dieux plus sereins » « qui seront sur les deux rives du Rhin. » Je servirais même comme soldat, si cela servait à la cause, semble dire l'homme occupé dans la bouche de l'homme couvert de gloire. « Etre le premier parmi les hommes, non le dictateur », résume le mieux la pensée et l'état d'esprit de Brasillach à cette époque, où « Il tenait aussi aux vigoureuses races germaniques par la profondeur de son esprit, par son

mépris de la mort, et par cette mélancolie qu'il semblait trouver au fond de toutes ses jouissances. »

Cependant, souvenons-nous que le publiciste de Byron était Leight Hunt, pour le journal *Le libéral*, comme Lesca fut exactement celui de Brasillach, lequel, par un caprice de l'histoire « regrettait presque d'avoir invité Leight Hunt à collaborer avec lui ». Car Byron a vécu et prévu, avec Brasillach, la rupture de 1943 : « quoique par moment, semble dire Byron de Brasillach, il ait pu paraître changeant, cependant il revenait toujours à de certaines opinions fixées dans son esprit. C'est par le doute qu'on s'éloigne le moins de la vérité », semblent dire les deux poètes.

Quant à Miss Chaworth, elle eut une idylle avec Byron qui nous rappelle celle de Brasillach avec Annie Jamet en 1937 : « Y eut-il quelques instants où elle ne l'ait pas seulement regardé comme un frère, un écolier ou comme un enfant, un adolescent ? A-t-elle jamais pensé à la possibilité d'être sa femme ? ».

Dans le même temps, les relations entre Byron et François-René de Chateaubriand sont similaires avec celles de Brasillach et Alphonse, de Chateaubriant, pour chacun son peu de sympathie incompréhensible pour l'homme, l'antagonisme radical de leur nature, malade d'un orgueil insaisissable, champion mystique d'un catholicisme enraciné face à un royalisme candide, naissant et déjà tourné vers l'avenir de l'Europe. Pour chacun d'eux, « Une action généreuse, le souvenir du patriotisme, les sacrifices personnels, lui causaient les plus sublimes émotions, lui inspiraient les plus brillantes pensées. »

A Weimar, « en voyant d'autres nations que la nôtre, vous rendrez service à l'humanité ! ». « Vous allez donc partir pour un long voyage ! ». « Qui, a provoqué la séparation ? Votre entourage, votre famille ! Vous ne songez qu'à partir à Londres, ou à l'étranger ! ».

Mais il faut dire que la police surveillait déjà Byron et se tenait au courant de ses moindres gestes, comme elle le fera pour Brasillach et ses futurs serviteurs. A partir de ce moment, toutes les puissances mauvaises se déchaînèrent contre lui. « Ils pourront me bannir de leur société, semble dire Brasillach par la voix de Byron, je ne l'ai jamais recherchée, et je puis ajouter que je ne l'ai jamais aimée ! Il y a un monde ailleurs. »

A la Libération, Brasillach continue son activité littéraire, « Je trouve toute la ville sans dessus dessous », et Byron comme aurait fait Wilde, semble participer au *Journal d'un homme occupé* : « Lorsqu'il se renfermait chez lui, s'imposant la tâche d'écrire des poèmes entiers avant de sortir, Byron (Brasillach), décidé à continuer son voyage, mais encore à se montrer à ses compagnons le calme et la sérénité sur le front ». ; « Je suis dans un tel état d'ennui et de stagnation, occupé à manger des fruits et à flâner. Je n'ai pas le temps ni l'intelligence de vous en dire plus ! Je lutte contre la pauvreté, et contre la maladie ! ». Car Byron et Brasillach, en décembre 1814 et en 1944, sont dans le même état d'esprit : « Je n'ai jamais été dans une situation aussi complètement déracinée, aussi privée de tout plaisir actuel ou d'espérance rationnelle pour l'avenir, comme celle où je me trouve. » « Ses sentiments à l'égard de l'important changement qui allait avoir lieu dans sa vie, les espérances et les aspirations, les tristes pressentiments qui ne furent que trop justifiés par les malheureux événements qui suivirent, son mauvais génie ne lui présenta d'autre alternative que de courir vers la catastrophe. » Hobbouse semble dire et confier à Brasillach que : l'essentiel est de mettre Byron au banc de la société, et que « Nos suppositions sont suffisamment proches de la réalité pour faire accuser et mépriser le poète ». Entre-temps, ses libérateurs « Sont revenus de leur superstition, après Caïn ! ». Trelawny sort de l'ombre et accuse Brasillach : « Il n'a travaillé qu'en faveur de l'Aristocratie, afin de détruire la royauté et d'aplanir les voies à un Roi étranger. » A quoi Moore résume et conclut : « Il est probable qu'il n'existera jamais plus une réunion telle de dons intellectuels, et de génie hors ligne ». « N'ayant jamais fléchi le genou devant le pouvoir et les idoles du jour, ajoute Lamartine, aussitôt repris par Paul Morand, inébranlable dans ses principes politiques, il était bien ange, et non démon ».

En 1814 comme en 1944, « Une accumulation de choses pénibles se réunissent pour l'accabler. Il a combattu les émotions de son cœur par une activité intellectuelle extraordinaire, une foule d'ennuis très irritants, suscités par les ennemis qui n'ont jamais désarmé, et les jaloux de tous ses succès, et de toutes ses supériorités, viennent déposer sur lui, et lui envoyer les premières exhalaisons de leurs cigares.

En 1814 comme en 1944, « La chute de la grande figure de Napoléon qu'il aimait, l'invasion de la France par les alliés, le regard qu'il jetait sur la politique de son pays, faisaient toujours saigner son cœur. »

Byron était poursuivi par les dettes et les scandales au même moment que Brasillach pour son lumineux talent et sa vision de la France. Tous deux nous disent : « Si je dois en

juger par ce que disait le petit nombre d'amis qui m'entouraient, le vacarme des jours auxquels je fais allusion, fut sans précédent, sans analogie même avec les cas où les haines politiques auraient aiguisé la calomnie et redoublé les inimitiés. »

« Le royaume entier s'était levé contre lui, toutes les jalousies et toutes les vengeances se déchaînaient tant contre Lord Byron que contre Robert Brasillach, en dénaturant ses paroles, en calomniant ses actions ».

Byron ira jusqu'à accompagner Brasillach entre ses murs étroits et humides de Fresnes : « Tous ses compagnons, nous confie-t-il, certifient que son courage était de la plus noble espèce, de celle qui s'élève avec la grandeur de l'occasion, et qui devient de plus en plus ferme et réfléchie, à mesure que le danger grandit et s'approche. Une fois, cependant, dit-il en se penchant sur les « Poèmes de Fresnes », il a voulu, et il a dû perpétuer, dans ses vers, le souvenir des indignités dont on se rendait coupable envers lui ».

Chez Byron et Brasillach, la poésie est primordiale : « En vers, je puis me tenir plus loin des faits : mais la pensée est toujours là. » A Fresnes, comme à Londres, Venise ou à Ravenne, « Son génie se réveille, lui met la plume à la main, et lui fait écrire, en peu de jours, d'admirables poèmes qui semblent le fruit de plusieurs années. » Au début des *Poèmes de Fresnes*, Byron et Brasillach semblent dire d'une même voix qu'« Aujourd'hui, le monde s'est obscurci pour moi ». Et je semble répondre moi-même à l'un et à l'autre : « Vous êtes un exemple sur la Terre, moins pour la vie éternelle ! ». « Je lis vos livres, j'écoute vos arguments, vous êtes mon guide, mon philosophe et mon ami. Mon cœur est à vous. » Brasillach me répond lui-même : de toute façon, « J'aurais dû fréquenter sans plaisir et sans profit un monde dont je ne me soucie guère ».

« Et ce procès, avec toutes les circonstances cruelles et indécentes qui l'accompagnaient, révoltaient son âme de mille manières ».

De toutes ces invectives subies en 1945, « toutes ces saillies ne sont pas dignes d'un homme aussi éminent que lui. ». Du verdict et de la condamnation, où « Personne, ici, ne crut un mot de tous ces infâmes témoignages », il nous confie : « Vous savez que mon âme, que mon cœur, que ma vie, étaient à vous. Vous saviez que les années et la distance ne pourraient pas me changer. » Et « Je ne crois pas laisser derrière moi, à part vous, un seul être qui se soucie de ce qui m'arrivera », nous confie les deux poètes de Missolonghi, et de Fresnes. Et tous « les chagrins que j'ai eus, je ne les ai pas mérités ! ». Précisant, « de grâce, je vous en prie, ne laissez pas les journaux me calomnier. » Contredisant ici Byron : « Laissez-les dire tout ce qui leur plaira, les plus abominables mensonges, mais démentez-les ! » ; et dans cette ultime répartie à Marcel Reboul : « Je ne suis pas tailleur militaire ! ». Marcel Reboul, qui incarne, « ces Janus à double visage, qui à l'aide d'un haussement d'épaule ou d'un soupir affecté, font accepter à des sots leurs calomnies silencieuses ». Brasillach, lui, « a dû voir tout cela, et il a voulu qu'on sût qu'il avait dû le subir. » (Byron).

Lord Byron et Brasillach ont été jusqu'à leur dernier jour disposés à une réconciliation, « Du moins, sa conscience n'était troublée par aucun souvenir coupable. »

Car Brasillach, sortant de Fresnes pour Montrouge, est encore dans les pas de Byron et ceux de Chénier : « Voyant de nouveaux horizons, il sentit plus que jamais du mépris pour les jugements de ces hommes qui le jugeaient si mal, et dont il ne recueillait, en retour des chefs d'œuvre qui élèvent l'âme, qu'ingratitude et calomnie. » « Il pensait à sa sœur bien aimée qui tristement priait pour lui, à ses calomniateurs qui triomphaient. N'ai-je pas eu à lutter contre ma destinée, n'a-t-on pas desséché mon cerveau, déchiré mon cœur, sapé mes espérances, flétri mon nom, gaspillé la vie de ma vie ? ». Alors « Lord Byron, comme Brasillach, alla droit à la vérité, - comme le héros au feu du canon, comme le Saint du Martyre. »

Que la paix soit avec les morts ! Ne cessons-nous de dire depuis le 6 février. Les regrets ne peuvent les réveiller ! Car, « on dit qu'il ne faut pas médire de ceux qui sont morts, mais on n'a pas eu égard à cette maxime pour lord Byron », que reprend aussitôt Brasillach : « Ils commettent envers moi une grande injustice, telle que jamais auparavant n'avait été commise envers aucun autre poète. » « Ne me tourmentez plus avec vos incessantes demandes de sang ! Proteste Brasillach. Je ne regrette pas la vie ! Et si je tombe, du moins mon cœur sera le héros de ma chute ! Je suis venu en Grèce pour finir ma vie ! Suggère Byron à la rédaction de l'Anthologie de la poésie grecque, qui est l'ouvrage qui réunit les deux poètes : Pauvre Grèce ! Pauvre ville ! Mes pauvres serviteurs ! Mon heure est arrivée ! Car le succès des tyrans, un froncement de sourcil de la Fortune, tout peut vous l'enlever ! Pour le reste, je suis content de mourir, semblent-ils dire d'une seule voix. Avec votre fortune et le talent qui vous tendent les bras, semble chuchoter Brasillach à son oreille. - Et les vôtres, donc ? - Hélas, les heures nous sont comptées ! - Que mes os, répond Byron ne rentrent jamais en Angleterre, qu'ils retombent ici, en

poussière ! ». Byron, comme Brasillach, « fit à la Grèce le sacrifice de tous ses revenus, de tout son temps, de tous les plaisirs, de toutes les commodités de la vie à 35 ans. »

« Un grand homme est mort » dans les deux cas, et son génie est en route pour l'éternité, et nul ne pourra les retenir ! Et ici, encore, c'est Byron qui est aux côtés de Brasillach, tous deux « frappés en plein vol, au moment où il élargissait son essor, voilà le deuil éternel, les peines irréparables, les inconsolables regrets ! Que d'existences idéales étaient liées à la sienne, que de pensées sublimes s'éteignent sur son front ! ». Byron qui résume le mieux la pensée de Brasillach : « Si parfois trop irrité, il a été injuste, et a dépassé les droits de la satire, la satire lui avait suscité une foule d'ennemis, il est plus que certain que ces taches légères et presque involontaires auraient été effacées par sa main généreuse, si elle n'avait pas été arrêtée par la mort. » Ou plus loin encore : « Si jamais une mort prématurée a été funeste, ce fut bien la sienne, pour lui qui allait déjà étonner le monde, autant que par les miracles de son génie. Elle le livra en même temps à la merci d'une foule d'ennemis, ne lui laissant pour le défendre que des âmes timides », l'action et l'œuvre de Byron et de Brasillach se résument ici encore : « S'ils avaient eu cette prudence, ils n'auraient pas attaqué, dans la satire de leur adolescence, tant de personnes redoutables. Ils auraient épargné les puissants du jour, et les préjugés de leur pays, afin de ne pas attirer sur leur tête autant de rancunes, que de calomnies. Ils n'auraient pas donné prise à la médisance, ils n'auraient pas compromis leur belle santé par une mort aussi fatale que prématurée. »

« Le soleil a éteint le ver luisant », semble dire Byron de Shelley, comme Bardèche de Brasillach. Brasillach, « un sur lequel le monde s'est absolument trompé par méchanceté et par ignorance. Peut-être lui rendra-t-on justice, maintenant que cela ne peut lui servir de rien », semblèrent extrapoler à son sujet Byron, Claire Clairmont, Trelawny, et Mary Shelley au cours d'une conversation. Cependant, des voix s'élèvent : « C'est par une fin sanglante que termineront leur carrière ceux qui l'ont commencée dans le sang. Son caractère et toute sa personne étaient voués à la haine. A peine une voix s'éleva pour sa défense et quoiqu'un petit nombre d'avis fût resté ferme à côté de lui, en reconnaissant bien vite la complète impossibilité de retenir le torrent, après un ou deux efforts pour être écoutés, ils durent se soumettre en silence. » Ils prouvent que Byron et Brasillach firent tous deux l'objet d'une même pétition ! A peine Byron essayera-t-il de se défendre. « Les âmes faibles de plusieurs de ceux qui se disaient ses amis perdirent le courage de leur conviction. Ils ne prévalurent plus, ils firent même semblant de croire une partie des stupides calomnies répandues contre lui. »

Brasillach et Byron semblent dire à Isorni et à Houdbouse, (l'avocat de Byron était Collini, et il eut en Pigott un second Isorni), « le jour où la voix d'un père me rappellera au céleste séjour, que pour toute épitaphe on écrive mon nom, qu'ils n'ont « connu que trois hommes qui auraient levé le doigt en leur faveur. L'un d'eux c'est vous ! ». Ajoutant : « Je n'ai jamais mis en question votre supériorité, ni votre bonté pour moi. »

Ainsi Pigott, Collini et Isorni peuvent lui répondre d'une seule voix : « Qu'ils ont conservé pour lui un souvenir enthousiaste, qui l'a aimé durant sa vie et après sa mort, et que la calomnie a beau être ce que dit son grand poète Shakespeare, la vérité la fait périr. »

Byron perd Matthews, Wingfield, Edlestone, au moment où Robert Brasillach perd Suarez, Drieu, Jean Turlais, Giraudoux, Paul Chack. Avec un soupir pour les disparus, reprenons le triste chemin de la vie, avec l'assurance que nous aurons, nous aussi, le repos. Et c'est bien Byron qui parle ici, avec nous, et en notre nom. Pourtant, c'est Brasillach qui semble nous dire : « Je me rappellerai toujours les preuves d'amour, que vous avez eues pour moi. Je continuerai à être votre ami. »

« Tenez ! Voici quelque chose qui vaut son pesant d'or ! Mais, je suis sûr que vous ne m'en donnerez pas six pesos. Qu'est-ce ? Ma vie ! Prenez-la, et faites-en ce qu'il vous plaira ! Vous étonnez les hommes des siècles, avec ces feuillets ! semblons-nous rétorquer devant les Poèmes de Fresnes. Faites-les lire à ceux de vos amis qui en seront dignes ! Parlons d'autre chose ! Semble me répondre Byron, dans l'ombre de Brasillach. Séparons-nous, donc, sur un au revoir ! Il risque d'être un adieu ! Me répondent-ils. Car pour Brasillach, « sa poésie devint plus populaire qu'elle n'avait jamais été, par des milliers et des milliers de personnes qui ne l'avaient jamais vu ».

Byron et Brasillach vivent déjà comme les Dieux dans Lucrèce. Car « Dieu, qui ne permet pas la perfection ici bas, n'a pas voulu qu'il restât sur la Terre ! Pour le dédommager des injustices dont il avait souffert, il lui a accordé, à la fleur de sa jeunesse, une fin digne de lui : la fin d'un homme vertueux, d'un héros et d'un sage. » En tous cas, « La gloire illuminera les ténèbres de leur tombe ».

Et puis lorsque les grands esprits ont accompli leur tâche, Shakespeare, Dante, Goethe, Byron, Brasillach « s'avance à travers les ronces et les épines vers ce sentier étroit qui conduit au ciel ».

Montaigne et La boétie, Flaubert et Le Poitevin, Shelley et Byron, Brasillach et Bardèche, réunis en ce tracé très bref : « Les deux hommes étaient faits pour s'entendre, tous deux bien nés et instruits, tous deux poètes, destinés à compter parmi les Immortels de la littérature. En politique, ils étaient réactionnaires. Ils avaient encore d'autres raisons de se rapprocher : leur connaissance approfondie et leur amour des lettres, leur goût pour les beaux paysages, la passion du canotage, les entraîna plus d'une fois dans des situations périlleuses. »

« Leurs âmes blessées et meurtries par des injustices et des perfidies, se sentirent attirées l'une vers l'autre. Et ils échauffèrent les germes des œuvres de génie. » Et sur cette conclusion que pour Brasillach comme pour Byron, sa vie accidentée, mais si courte, les ardeurs de sa jeunesse avec les brises plus tempérées de l'âge mûr, pour résumer cette œuvre modeste mais très consciencieuse, faisaient de chacun d'eux qu'« un chardon peut produire une rose ».

Byron, comme Brasillach, n'a représenté le monde ni tel qu'il est, ni tel qu'il doit être. « La vengeance et la rage de ses ennemis, la certitude de l'impunité ont continué à nourrir le feu, qu'une mort si glorieuse aurait dû éteindre ». Et « Beaucoup de personnes qui autrefois disaient du mal de lui, en disent à présent du bien. »

Byron, Crevel, Nizan, Brasillach, « devaient mourir dans leur fortuné printemps avant que se fût envolé un seul charme, une seule espérance. »

C'est encore à Moore, qui fut leur Maître à tous deux, qu'il revient de conclure que « Ceux qui sont doués par la nature d'une forte imagination, et qui ont devant leurs yeux plus vivement et simultanément toutes les circonstances récentes et possibles du danger, il est certain que ceux-là méritent toutes les louanges qui s'attachent à l'exercice de cette vertu » et qu'« une mort précoce et pleurée est peut-être un bienfait ! ».

Et cette projection sur l'avenir : déjà, on bavardait sur leur compte à Genève, où c'est ici que débute et que conclut Shelley : « Quant aux Genevois, ils portent avec eux leurs préjugés mesquins et leur haine inquiète pour tous ceux qui les surpassent ou les évitent. »

Joël Laloux.

## Ils ont parlé de Brasillach

### Les enfants terribles

Cependant les répétitions des *parents terribles* ont commencé. La pièce a trouvé refuge au théâtre des ambassadeurs, Germaine Dermoz a remplacé Yvonne de Bray, en cure de désintoxication. Le 14 novembre l'auteur prévient son public : « J'ai voulu essayer ici un drame qui soit une comédie... » Décor réaliste, situations triviales, répliques millimétrées : un tour de force. « S'il manque une virgule, c'est comme une maille qui saute, le bas craque. » Chaque soir, Marais entre sur scène comme la foudre par la cheminée. « Jeannot n'est pas un auteur. Lorsqu'il remue un meuble, il le brise. » En quelques semaines, il est une idole. Le succès est si outrageant que, paraît-il, Gide n'en dort plus la nuit. N'est-ce pas son « famille, je vous hais » que Cocteau vient de monter ? Une controverse grandit. *Les parents terribles* est-il un tableau de l'inceste ? Cocteau ne dément pas que sa pièce soit voyeuriste : « Oui, c'est regarder une famille par un trou de serrure. » Robert Brasillach n'a qu'un mot : « ordure ». Dans ces conditions, était-il indiqué d'offrir deux matinées gratuites aux écoliers ? Le Conseil municipal de Paris, propriétaire de la salle, ne le pense pas : fin décembre, la pièce doit quitter l'affiche. Cocteau cite *Phèdre*, soupçonne Bernstein, écrit au président de la République : rien n'y fait. La troupe s'exile sur les boulevards, aux *Bouffes-Parisiens*, où elle sera jouée jusqu'à l'été 1939 devant des salles combles. [...]

### Epuration

« Nous serons tous considérés comme des criminels pour être restés en France et y avoir continué notre travail. » Le présage de 1943 était exact. En prévision du procès auquel il ne coupera pas, Cocteau cherche et trouve l'amitié d'Éluard et de Sartre. Il ne manque pas d'arborer l'amitié d'Aragon et de Picasso, figures de proue du stalinisme victorieux. Certes, il n'a pas rejeté celle de Morand, Jouhandeau, Pierre Benoit ou André Fraigneau, apologistes

plus ou moins conscients de la collaboration. Il a chanté les athlètes de bronze d'Arno Breker, comme Leni Riefenstahl avait célébré le « triomphe de la volonté ». Mais il n'en a tiré aucun profit matériel.

Le 28 novembre, le Comité d'épuration du cinéma écoute sa défense. De bonne foi, l'auteur du « Salut à Breker » apprend à ses juges que le sculpteur allemand travaillerait à un buste du général de Lattre. « On m'épure en cinq minutes et je repasse devant les autres, très digne, un lys à la main. » Au Comité national, des écrivains, ni Aragon ni Éluard n'ont le cœur de l'accabler. Cette mansuétude vaudra, en retour, quelques contributions aux *Lettres françaises* et quelques courbettes au PCF. Mais dans ce domaine non plus, Cocteau ne montrera jamais de zèle. N'en déplaise à Sartre, « l'écrivain en s'engageant n'en tire qu'un avantage, c'est d'être soutenu par son parti. Mon parti est d'être seul. » C'est en vertu de ce principe qu'en janvier 1945, comme Paulhan, Mauriac, Valéry, Claudel ou Camus, il accepte de signer une pétition en faveur de Robert Brasillach, promis au peloton d'exécution. « Je trouve Brasillach absurde et néfaste, mais je signerai parce que j'en ai assez qu'on condamne les écrivains à mort et qu'on laisse les fournisseurs de l'armée allemande tranquilles. » Ce peu d'empressement à hurler avec les justiciers l'innocente devant le tribunal de la conscience. Même Rebatet et Laubreaux, ses persécuteurs, trouveront grâce à ses yeux. Cocteau est sans haine, c'est là son moindre défaut.

Album Cocteau, Gallimard, 2006, Bibliothèque de la Pléiade

## In memoriam : Henri Fenet (1919-2002)

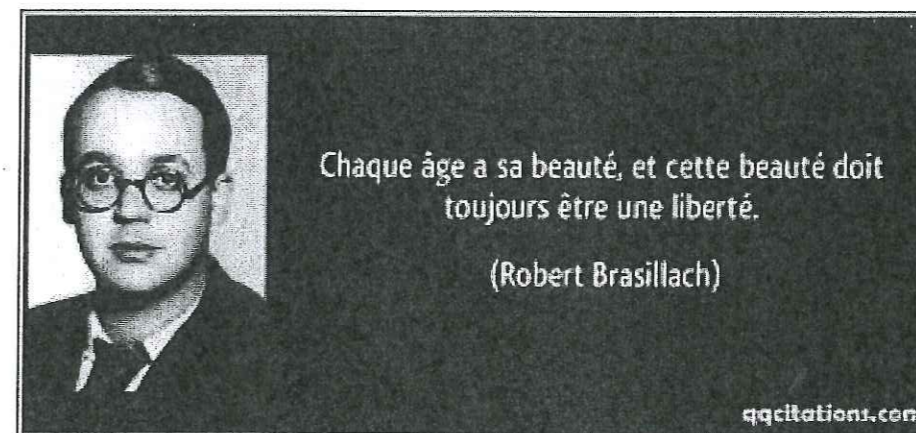
Ce Bressan trapu, les cheveux en brosse, portant lunettes, est un homme qui aurait pu être le « père tranquille » tant sa discrétion, sa gentillesse, son amabilité frappent celui qui a l'occasion de le rencontrer et de parler un moment avec lui. Et pourtant, peu d'hommes ont pu faire preuve de qualités guerrières aussi remarquables.

Henri FENET est un peu notre voisin puisqu'il est né en 1919 à Seyzeriat, dans l'Ain. Après des études secondaires à Bourg-en-Bresse, il prépare Normale Sup. au lycée Henri IV à Paris. Il a 20 ans en 1939 quand la guerre éclate. Engagé volontaire pour la durée de la guerre, alors que d'autres bons français ne pensent qu'à profiter de la vie, il est envoyé à l'école de Saint-Maixent début 1940. Sa promotion en sort le 10 mai, et Henri Fenet choisit immédiatement, alors que bon nombre de « patriotes » cherchent une planque, une unité au front. Il est affecté à la 3<sup>e</sup> Unité Coloniale stationnée à Montmédy et immédiatement engagée dans les combats qui font rage dans la région de Verdun. Il y récolte en juin 40 ses deux premières blessures qui, nécessitant son évacuation, lui évitent la captivité. Déjà se dessine en lui le grand soldat ; il reçoit la Croix de guerre et est cité à l'ordre de la division. Henri Fenet se retrouve donc à Clermont-Ferrand, puis est envoyé à Fréjus et affecté au 21<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Coloniale. En 1941, il fait partie du Corps Expéditionnaire du Levant qui est envoyé au Moyen-Orient et qui se trouve en Syrie au moment de l'armistice. Transféré en Afrique, il est muté au Sénégal, puis en Mauritanie. Etant aspirant, il est rappelé en été 1942 en France pour suivre à Aix-en-Provence un peloton d'élèves officiers. Il sera nommé peu après sous-lieutenant d'active. En 1942, les allemands pénètrent dans la zone démilitarisée et occupent Aix. Henri Fenet est donc démobilisé avec ses camarades. Début 1943, il fait un bref passage à la Milice qui est alors un simple parti politique. En juillet de la même année, il s'engage dans la Waffen SS. Ses motivations ne sont pas sans fondement. Tout d'abord il ne veut en aucun cas être mêlé à une guerre civile, donc à des combats fratricides. Il convient là d'ouvrir une parenthèse pour signaler que Henri Fenet, tout comme ses camarades de la SS ou de la LVF, n'a jamais combattu de français. Tous leurs combats se sont déroulés sur le front de l'est, face aux bolchéviques qui, aujourd'hui encore, représentent un danger pour nous occidentaux. Et puis dès après Stalingrad, le danger rouge se fait plus pressant et menace dangereusement l'indépendance et la liberté des pays européens. Henri Fenet, en son âme et conscience, juge que l'indépendance européenne doit être absolument préservée et qu'en aucun cas l'Europe doit être placée sous domination de puissances extra-européennes. Il s'engage donc dans la Waffen SS et commence une période de formation à Sennheim. Cette formation se poursuit au grand séminaire de Junkerschule à Bad-Tölz. En

été 1944, il commande une compagnie à la Sturmbrigade Frankreich quand celle-ci est engagée sur le front de l'est, en Galicie. Combats impitoyables et sanglants où ces français formés à la rude école allemande se distinguent. Henri Fenet est décoré de la Croix de Fer de 2<sup>e</sup> classe, mais il est blessé à la fin du mois d'août et doit être hospitalisé. A sa sortie, il retrouve son unité en Prusse orientale. Ce qu'il reste de la Frankreich et la LVF, ainsi que des nouveaux volontaires, sont rassemblés à Wildflecken pour ressurgir en une nouvelle formation : la Division Charlemagne.

Le 1<sup>er</sup> bataillon de cette division est confié à Fenet. Celui-ci passe un mois au nord de l'Allemagne pour suivre un stage de chef de bataillon, puis revient reprendre le commandement de son unité. Mi-février 1945, la Charlemagne est engagée dans l'enfer de Poméranie, tombeau de tant de jeunes et beaux chevaliers français. Le 1<sup>er</sup> bataillon de Henri Fenet est le seul à pouvoir rompre, après plusieurs semaines, l'encercllement complet réussi par les russes. La retraite de Russie commence.

En récompense de ses faits d'armes et de sa bravoure, Henri Fenet, considéré par de nombreux historiens comme le meilleur officier de la Charlemagne, se voit décerner la Croix de Fer de 1<sup>e</sup> classe et est nommé Hauptsturmführer. L'Etat-Major allemand reconstitue un élément de combat réunissant les rescapés de la Waffen SS européenne, des Baltes, des Hollandais, des Britanniques, des Norvégiens, des Danois de la Nordland, des français de la Charlemagne et quelques rescapés des Hitlerjugends. Nous sommes dans la 2<sup>e</sup> moitié du mois d'avril 1945. Henri Fenet reçoit le commandement de l'unité française, le bataillon d'assaut de la Charlemagne, qui est acheminée sur Berlin pour la défense de cette ville et du bunker. Les derniers défenseurs de la capitale du Reich, sales, fiévreux, mais volontaires, se battent à un contre cent, détruisant un char à gauche, chargeant la baïonnette à droite. C'est le crépuscule des dieux. Dans les couloirs du métro de Berlin, à la lueur d'une bougie, l'Hauptsturmführer Henri Fenet décore de sa main les meilleurs de ses hommes. Le 29 avril, il reçoit personnellement la distinction suprême pour ses exploits : la Ritterkreuz ou distinction de Chevalier de la Croix de Fer. Les combats de Berlin cessent le 2 mai 1945. Blessé, Henri Fenet est fait prisonnier par les russes. Par une chance inouïe il est libéré et rentre en France. Arrêté à la frontière, fin juin 1945, il sera condamné au printemps 1946 à 20 ans de travaux forcés. Il est enfin libéré à la fin de l'année 1949. Depuis, sujet à d'innombrables tracasseries et persécutions injustifiées, Henri Fenet a cherché à éviter de faire parler de lui. Une seule fois il signa un article dans le numéro hors-série d'Historia consacré à la Waffen SS européenne. Il restait, après la mort au combat de VAULOT et APPOLOT, le seul français vivant Chevalier de la Croix de Fer.



## Ramon Fernandez (1894-1944) & Robert Brasillach (1909-1945)

Ramon Fernandez est né le 18 mars 1894, de Ramon Adeopato (1871-1905), & de Jeanne Gabrié (1868-1961). Il fit de brillantes études à la Sorbonne et à la Faculté des Lettres, puis l'École des sciences politiques de Montesquiou, puis tous les écrivains et intellectuels français. Il visite Leipzig, Dresde, Berlin. Il habite Sèvres puis emménage Quai de Bourbon le 27 juin 1930, après son houleux mariage avec Liliane Chomette, professeur d'universités et conférencière, dont il divorce en 1932. Il devient alors critique littéraire très redouté à MARIANNE, d'Emmanuel Berl, jusqu'en 1940.

En 1934, il entre au comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Puis, en 1937, rejoint Jacques Doriot, le PPF, le Comité Populaire Français, collabore à *La Gerbe*, et au *Cri du peuple* et en 1941, vouera un indéfectible lien à l'Allemagne. En 1942, il signe le manifeste après l'odieux et lâche attentat britannique qui fit 630 morts à Boulogne-sur-Mer. Écrit et collabore à *L'Emancipation nationale*, *Le Cri du Peuple*, *La gerbe*, *Le fait, Aujourd'hui*, de Georges Suarez, *Comoedia*, hebdomadaire lancé en juin 1941 (sur un recueil d'articles de critique littéraire de Brasillach : *Les quatre jeudis* ; de grands auteurs y écrivent dont Brasillach, avoue le fils prodigue lui-même.

Louis Darquier de Pellepoix, notre dernier sujet traité, avant le cas de Ramon Fernandez, n'est pas oublié pour passer le flambeau : vite taxé d'*Antisémitisme fanatique*, il déclare en mars 1943 que l'expulsion totale des Juifs est « le but à atteindre ». Il y a du pain sur la planche !

### Dominique Fernandez

Français né à Neuilly-sur-Seine le 25 août 1929, d'origine mexicaine, Dominique Fernandez est le fils du diplomate et critique Ramon Fernandez qui, de socialiste, est devenu collaborationniste pendant l'Occupation, participant au Congrès de Weimar en 1941.

Élève de École Normale Supérieure, agrégé d'italien en 1955, Dominique Fernandez devient en 1957 professeur à l'Institut français de Naples. Il rejoint ensuite le comité de lecture des éditions Grasset. En 1968, il soutient sa thèse sur *L'Échec de Pavese*, et devient docteur ès lettres. Il est ensuite nommé professeur d'italien à l'université de Haute Bretagne, l'une des deux universités de Rennes.

Le 4 octobre 1937, il fallut choisir son camp : à droite, Henri Massis et Robert Brasillach ont signé le « Manifeste des intellectuels français pour la Défense de l'Occident », favorable à l'Italie et à l'Éthiopie, et ont recueilli 64 signatures prestigieuses dont celles de Léon Daudet, Marcel Aymé, Drieu, Maurras, Maulnier, Baudrillard, Gabriel Marcel. Le 5 octobre, la gauche répliqua par un manifeste international hostile à la colonisation, avec, en tête, Gide, suivi de Jules Romains, Aragon, Romain Rolland, l'épouvantable Guéhenno, Nizan, Schlumberger, Crémieux, Berl, Mounier. Les « catholiques de gauche », enfoncent le clou par un « Manifeste pour la justice et la paix », plus nuancé et situé entre les deux, et où ont signé : Maritain, Benda, Montherlant.

C'est par un lieu commun que Dominique Fernandez tente de nous aborder, et de nous surprendre : Ramon Fernandez est invité, en compagnie de Drieu, Brasillach, Chardonne, Jouhandeau, par Joseph Goebbels, à Weimar en octobre 1941. (Cet épisode marquant est connu de tous). (p. 16).

Le 23 octobre 1941, c'est l'arrivée à Weimar, où Chardonne, Jouhandeau et mon père sont rejoints par Drieu, Brasillach, Abel Bonnard, et Fraigneau. Les deux délégués les plus équivoques, Jouhandeau et Brasillach, dont l'enthousiasme pour le III<sup>e</sup> Reich et ses beaux jeunes gens blonds n'était pas précisément d'ordre politique. Dès le 16 décembre, « *L'Université Libre* », torchon ronéotypé de la Résistance, publie une imbécile « *Lettre ouverte à Bonnard, Fernandez, Chardonne, Brasillach, anciens écrivains français* ».

C'est page 50 que l'auteur met les pieds dans le plat, avec les sujets qui fâchent : le refroidissement des relations entre les deux écrivains après le port de l'étoile jaune et la rafle du Vel d'Hiv. Si Claude Mauriac, la bête noire de Jean Marais, traite Brasillach et Bonnard d'« odieux imbéciles », Fernandez fils reconnaît que Guéhenno, Chamson et Léon Werth n'avaient rien à leur envier dans la calomnie lâche et veule, et les surpassaient en ignominie. Alors pourquoi Dominique Fernandez a-t-il besoin de relancer le débat sur les mœurs sous-jacentes de Bonnard, Brasillach, Jouhandeau et Fraigneau ? Laissons-les admirer les uniformes vert-de-gris ! Il y a loin, de la coupe de l'ivresse aux lèvres interdites !... C'est

encore Emmanuel Berl qui conclura après-guerre, d'une façon peu élégante : « *Chez Brasillach, Abel Bonnard, Laubreaux, Bucard, il y avait le désir inconscient de se faire enculer par les S.S.* ». Que n'eût-il montré l'exemple ? Le fils renégat insiste, par la voix de Jules Romains, sur les « *homosexuels français*, et sur les *qualités* qu'il juge *très peu viriles* de Drieu, Brasillach, Abel Bonnard.

Mais la famille Fernandez fit une belle et unanime découverte en Robert Brasillach, « qui dans son *Histoire du cinéma* parue chez Denoël, en 1935, salue à son tour en Eisenstein « *un des plus grands artistes du monde* ». Notre jeunesse a écopé du cuirassé Potemkine, et le maître, l'Œuvre et l'équipage ont, depuis, quelque peu sombré...

Dominique, qui obtint le Goncourt en 1982, nous rappelle que le 2 décembre 1932, cinquante ans plus tôt jour pour jour, l'insignifiant Guy Mazeline l'obtint contre Céline, par six voix à trois ! Les grands perdants furent Ramon Fernandez (*Le Pari*), Robert Brasillach (*Le voleur d'étincelles*), Jouhandeau, Maxence Van Der Mersch. Mais « Le pari » triompha au Prix Fémina.

L'année la plus fructueuse pour Ramon Fernandez et pour nous est : 1939, car la parution et la critique d'« *Au temps du bœuf sur le toit* », de Maurice Sachs coïncida avec celle des « *sept couleurs* », de Brasillach, sous la plume du semillant journaliste de Marianne. Dans « *L'Étoile rose* », Dominique Fernandez insiste une troisième fois sur des inversions de toutes sortes qu'il trouve comme des moutons sous le lit du P.P.F., à la mystique du chef et trouve des analogies dans le parcours de Drieu et de Brasillach, et leurs supposées amours prétoiriennes. Mais c'est sous sa plume que vient encore l'éloge de Brasillach, *rédacteur en Chef de l'Hebdomadaire « fasciste » Je suis Partout*, Brasillach qui a l'art du conteur, qui sait allier une générosité grave à une nonchalance étudiée. Brasillach, renchérit le biographe, n'est jamais entré au P.P.F., il n'a jamais été, je le rappelle, un proche de mon père, bien que les deux hommes aient participé ensemble à des meetings d'extrême droite. » On ne saurait être trop prudent !

Toutefois, ce foisonnant, et passionnant ouvrage de Dominique Fernandez nous situe bien dans le contexte de l'année 1941, avant le départ, et après le retour de Weimar. Le 23 novembre, Brasillach et Paul Chack sont les nouvelles recrues des Cercles Populaires Français. Dans *La chronique de Paris*, Brasillach tient la rubrique des spectacles, Rebatet celle des arts. C'est ici que nous découvrons l'autre facette de Ramon Fernandez, qui fait refuser *Les Décombres* chez Gallimard, et félicite Aragon, qui vient de publier, d'ailleurs, un très beau roman. Mais par une journée paisible de Saint-Germain-des-Prés, une voix se fit entendre : Robert Brasillach s'étant approché du comptoir afin de commander un verre, le fils d'un polémiste célèbre s'en détacha, secoua sa chevelure d'encre, et scandant ses mots dans ce silence sous-marin, déclara : « *Robert Brasillach, vous comprendrez que, devant votre présence, je me retire* ».

Le fils indigne d'un père exemplaire poursuit ses invectives et ses brèves de comptoir contre Rebatet, Brasillach, Laubreaux, et va jusqu'à s'en prendre à Gerhard Heller qui invitait à déjeuner, Drieu, Brasillach, Arland, Paulhan, Chardonne, Fernandez... Comme nous eussions, nous, être conviés à l'heure du café et du dessert !

Le biographe en vient à Maurice Bardèche, qu'il met dans le même sac que Maulnier, estampillé « *droite collaborationniste* » dans sa « *Lettre à François Mauriac* », (1947). Bien qu'il la désapprouve en partie, en lui cherchant des poux dans la tête, ses charges contre De Gaulle, « *la cervelle creuse surmontée d'étoiles* », et sa lacune sur les « *camps d'extermination* », il admet qu'« *On pourrait cependant être d'accord avec Bardèche sur le manichéisme de l'épuration. [...] Bardèche, comme on sait, était le beau-frère et le meilleur ami de Robert Brasillach, fusillé à trente-cinq ans, en février 1945. Le ton passionné de sa diatribe s'explique par les liens personnels des deux hommes. La suite de la lettre ouverte à Mauriac est un plaidoyer pour la légitimité de Vichy, donc pour la légitimité de la conduite politique de Brasillach* ». Il reprend, du procès Brasillach, la partie la plus apocryphe, et la plus sujette à caution : « *Si, dans le cas de Brasillach, précisément, il m'était permis de trancher. Lors du procès, le Procureur cita des phrases publiées dans Je Suis Partout : Qu'Attend-on pour fusiller les députés communistes ?* », ou « *Il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits* ». Bien pis, Brasillach ne se contenta pas de débâter contre les victimes de la persécution nazie, il dénonça des gaullistes, des résistants, des Juifs. En fin de compte, c'est moins pour ses opinions que pour des actes précis de délation qu'il fut condamné. Brasillach, pro-nazi jusqu'au bout », alors qu'il était redevenu pétainiste dans : *Révolution Nationale*, et presque résistant si l'on en croit ce qui transpirait dans *Six Heures A Perdre*. Brasillach n'est plus Directeur de *Je Suis Partout* ni Fernandez membre du bureau politique de Doriot. Ce sont aussi des signes (Paulhan, à Mauriac, le 28 août 1943).



« Les textes de Claude Roy ne valent pas mieux que ceux de Brasillach », avouera le rejeton lui-même. Claude Roy, entré à L'Action Française en 1935, dépassera Rebatet, Brasillach et Gaxotte en virulence dans *Je suis Partout* en 1938, avant de faire volte-face et de devenir l'un des communistes les plus staliniens fin 1943, et « refuse de signer en 1945 la pétition de Brasillach, qui avait été le Dieu de sa jeunesse ». Il se rattrapera quelque peu en 1960 en devenant le flamboyant biographe de Gérard Philipe.

« La période de l'Occupation a été une époque faste pour la littérature française », lâche le fils prodigue entre deux invectives. Il lui a suffi de comparer son père aux médias d'aujourd'hui pour s'en convaincre !

Enfin, Ramon Fernandez reçoit la dernière visite de Betty et de sa mère, le 28 juillet 1944, et sa pensée toujours sinieuse, sauf chez Barrès, ne désapprouve pas l'attentat contre Hitler du 20 juillet. Il restera fidèle à sa parole et à son action en annotant ses deux derniers livres de chevet sur son lit de mort rue Saint-Benoît, et qui sont le : *Nietzsche*, de Daniel Halévy, et *Les Quatre jeudis*, de Robert Brasillach et meurt d'une embolie, dans la nuit du 2 au 3 août. « Un mandat d'arrêt fut délivré contre lui en octobre, trois mois après sa mort ». La chasse aux écrivains et aux poètes avait déjà commencé. Avant Drieu et Brasillach, il venait d'échapper au vent mauvais de l'histoire.

Joël Laloux

#### CEUVRES DE RAMON FERNANDEZ :

« Messages », (1926), « De la personnalité », (1928), « Molière », (1930), « André Gide », (1931), « Le pari », Prix Femina, (1932), « Moralisme et littérature », (1932), « Arrêt de mort », de Vicki Baum, introduction de Ramon Fernandez, (1933), « Les violents », (1935), « L'homme est-il inhumain ? », (1936), « Proust », (1943), « Itinéraires français », (1943), « Balzac », (1943), « Barrès », (1944).

### Ceux qui ont parlé de Brasillach

## Du 6 février 1945 au 6 février 2005

Dans son ouvrage *De Gaulle, la grandeur et le néant* (p. 189), Dominique Venner rappelle que l'exécution de l'écrivain Robert Brasillach, le 6 février 1945, voilà donc soixante ans, troubla durablement les contemporains, surtout dans la jeune génération de l'époque qui s'était prise d'admiration pour l'auteur de *Comme le temps passe*. « Alain Decaux en [avait] témoigné lui-même en 1987 au cours d'une émission télévisée consacrée au procès de l'écrivain. [...] Le général De Gaulle refusa de se laisser fléchir par l'impressionnante pétition que lui remit François Mauriac, qui réunissait les plus grandes signatures de l'époque: Anouilh, Valéry, Camus, Colette, Cocteau, Jean-Louis Barrault, Marcel Aymé... Écrivain de la douceur de vivre mais polémiste véhément, Brasillach n'avait pas

de sang sur les mains. Il n'avait dénoncé personne, mais il avait dirigé jusqu'en août 1943 l'hebdomadaire collaborationniste *Je suis partout*, dont l'audience et la virulence avait éveillé toutes les haines. [...] Il avait été [aussi] le témoin français éloquent de la découverte, le 13 avril 1943, des charniers de Katyn. Il en avait attribué à juste titre la responsabilité aux Soviétiques. En 1945, c'était un crime. » Longtemps réédités au Livre de Poche, les ouvrages de Robert Brasillach (on songe à *Notre avant-guerre*) sont aujourd'hui retirés du catalogue, hormis *Anthologie de la poésie grecque*. La Table Ronde a cessé de rééditer les *Poèmes de Fresnes*. Certains titres ont cependant été republiés de façon confidentielle aux Éditions Godefroy de Bouillon. Pourquoi un tel ostracisme après si longtemps ?

Nouvelle Revue d'Histoire n°16, janvier 2006

### Hommage : Decaux et Brasillach

Nouvelle Revue d'Histoire, 2017.

#### DISPARITION

### Alain Decaux, le passé vivant

Il est des hommages qui encensent pour mieux ensevelir. Ainsi celui de la République à Alain Decaux, disparu le 27 mars à l'âge de 90 ans. Par ses propos convenus, celle-ci a esquivé l'essentiel. Par exemple, en se gardant de rappeler qu'à peine élu à l'Académie française, en 1979 (au fauteuil de Jean Guéhenno), ce dernier avait pris la tête d'une vigoureuse campagne, dans *Le Figaro Magazine*, contre les menaces qui pesaient déjà sur l'enseignement de l'histoire. Cette campagne eut pourtant un retentissement considérable. À la mesure de la passion de son initiateur. De cette passion qui l'anima jusqu'à son dernier souffle. De cette passion pour l'histoire qu'il sut faire partager comme nul autre aux Français. Par ses livres, bien sûr (une soixantaine de titres (1), dont de nombreux *best-sellers*), mais surtout par ses émissions de radio et de télévision : à la radio, la mythique *Tribune de l'histoire*, créée en octobre 1951 avec André Castelot et Jean-Claude Colin-Simard (auquel succéda, neuf ans plus tard, Jean-François Chiappe) et qui, à sa disparition, à l'automne 1997, était la plus ancienne émission de France Inter, ayant conservé l'un des plus forts taux d'écoute ; à la télévision, la non moins mythique *Caméra explore le temps* (1957-1966) – avec André Castelot et Stelio Lorenzi –, puis, à partir de 1969, *Alain Decaux raconte* – successivement recaptisé *L'histoire en question* (1981), *Le Dossier d'Alain Decaux* (1985) et *Alain Decaux face à l'histoire* (1987) – où, seul face à la caméra, pendant plus d'une heure, il faisait revivre personnages, intrigues, énigmes, révolutions, coups d'État avec un luxe de détails inouïs ; sans compter ses pièces et scénarios écrits pour les grands spectacles de Robert Hossein. « Alain Decaux, a bien résumé Franck Ferrand, était cet enchanteur érudit, cet historien-conteur

capable de faire vibrer la France à l'assassinat de Jaurès, à la découverte de la tombe de Toutankhamon ou aux rebondissements de l'affaire Canaris [...] » (*Le Figaro*, 30 mars 2016). Un « enchanteur érudit » venu à l'histoire grâce à Alexandre Dumas, auquel il consacra, en 2010, un émouvant *Dictionnaire amoureux*, son ultime ouvrage. Et grâce à G. Lenot, l'auteur de *Vieilles maisons, vieux papiers*, « l'inventeur de la petite histoire [...] » qui, explique-t-il dans ses mémoires (*Tous les personnages sont vrais*, 2005), lui permit « de passer, sans le trahir, de Dumas à une histoire non romancée ». Une histoire vivante, humaine, incarnée, à la manière d'un roman, mais d'un roman guidé par le souci scrupuleux de la vérité.

Profondément catholique, Alain Decaux penchait à gauche. Ne fut-il pas, de 1988 à 1991, ministre délégué à la Francophonie dans un gouvernement dirigé par Michel Rocard ? C'était avant tout un de ces esprits libres dont notre temps n'a plus guère l'idée. Admirateur de Sacha Guitry, le jeune Decaux était devenu son ami en gardant son hôtel-musée de l'avenue Élisée-Reclus après son arrestation, pendant les troubles de la Libération. Par la suite, ses meilleurs amis furent, jusqu'à leur mort, l'inclassable Colin-Simard, le « bonapartiste » André Castelot, le communiste Stelio Lorenzi et le monarchiste Jean-François Chiappe. Coproducteur avec Pierre Bellemare, au début des années 1960, du jeu télévisé *La fête et les jambes*, il fit appel au grand caricaturiste de droite Ben, dont les dessins paraissaient à la Une de *Rivarol* et d'*Aspects de la France*. Partisan, pendant la guerre d'Algérie, de l'Algérie algérienne, Decaux n'en témoigna pas moins en faveur des défenseurs de l'Algérie française poursuivis par la justice. Et reçu, au début de 1988, à l'émission *Sept sur sept* (TF1) d'Anne Sinclair, il créa la surprise en

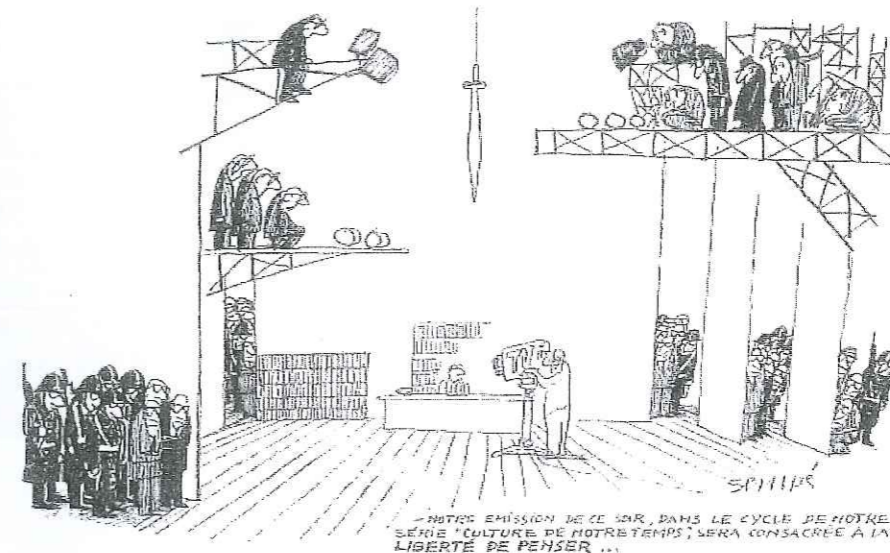


remerciant publiquement Jean-Marie Le Pen d'avoir souscrit pour son épée d'académicien.

En 1979, il fit scandale en démontrant, devant des millions de téléspectateurs, que le massacre des officiers polonais à Katyn, en 1943, était imputable aux Soviétiques et non aux Allemands (vérité aujourd'hui reconnue mais qui, alors, ne l'était pas). Il devait récidiver en 1983, en retraçant avec une grande objectivité la vie et l'action de Pierre Laval, ne dissimulant rien des circonstances atroces de son exécution, en 1945, après une parodie de procès. Et, surtout, en 1987, lorsqu'il évoqua avec émotion le destin tragique de Robert Brasillach. Ce qui lui valut des sacs entiers de lettres d'injures. Mais aussi de félicitations. Esprit libre, Alain Decaux était un grand honnête homme.

Christian Brosio

1. Le plupart des ouvrages d'Alain Decaux ont été publiés chez Perrin.



Extrait de l'article : Du pacifisme de gauche à la Collaboration par Philippe d'Hugues, in dossier NRH n°58, janvier-février 2012. A lire dans le même dossier : Entretien avec Dominique Venner : La Collaboration en questions ; Otto Abetz et la collaboration politique ; Karl Epting et l'Institut allemand ; Drieu et l'engagement de l'écrivain ; Quand Raymond Abellio s'appelait Georges Saulès ; Dictionnaire des collaborateurs de gauche ; Littérature de 1942 (reproduit dans le Bulletin n°133



Claude Jamet (1910-1993), agrégé de lettres, membre du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, il est devenu partisan de la Collaboration par hostilité à la guerre.

Autre fameux disciple d'Alain : Claude Jamet. Né à Paris en 1910, il fait ses études au lycée Charlemagne (un premier prix et deux accessits au Concours général). Il est lui aussi élève d'Alain dans la khâgne d'Henri-IV et intègre la Rue d'Ulm en 1928, en même temps que Simone Weil, Maurice Bardèche et Robert Brasillach. Agrégé de lettres en 1932, il est professeur à Bourges, puis Poitiers. Il milite au Comité de vigilance des intellectuels antifascistes, et anime pendant quatre ans le Front populaire de la Vienne. Son fils, le journaliste Dominique Jamet, a publié deux ouvrages, *Un petit Parisien 1941-1945*<sup>64</sup>, et *Notre après-guerre. Comment notre père nous a tués*<sup>65</sup> dans lesquels il décrit cette logique tout intellectuelle qui conduira Claude Jamet du

socialisme pacifiste à la collaboration : « Il professe, converti à jamais par son maître Alain au pacifisme intégral, au pacifisme intégriste, qu'il n'est pas de mal qui soit pire que la guerre. Il a estimé, avec toute la France ou presque, au moment de Munich, qu'il valait mieux sacrifier les Sudètes et même la Tchécoslovaquie à la paix que la paix aux Sudètes et même à la Tchécoslovaquie ; il disait avec Déat qu'il ne fallait pas mourir pour Dantzig. »

Pendant l'Occupation, il est critique littéraire à *La France socialiste*, que dirige René Chateaux, et critique dramatique à *Germinal*. Ces journaux paraissent en zone occupée, se proclament de gauche et s'efforcent de propager les idées de ce courant : « Le socialisme, le pacifisme, la démocratie, autrement dit le pain, la paix, la liberté, la vieille trilogie du Comité Amsterdam-Pleyel, du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes et de son cher vieux Front populaire »<sup>66</sup>.

Le sous-titre de *Germinal* : *Hébdomadaire de la pensée socialiste française*. Et le journal porte en exergue cette phrase de Zola : « Des hommes poussaient une grande armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur et dont la germination allait bientôt faire éclater la terre. »

Sur le plan géopolitique, la position de Claude Jamet est en parfaite cohérence avec son pacifisme : « La France doit rester neutre ;

ce n'est pas une posture flatteuse, mais c'est la seule attitude raisonnable, dont nous recueillerons les bénéfices au jour de la paix. Si toutefois nous devons nous engager d'un côté, ce que je ne souhaite pas, c'est évidemment du côté allemand. L'intérêt de la France n'est ni dans la victoire de la Russie ni dans celle de l'Amérique qui soumettraient l'une comme l'autre notre Vieux Continent à une hégémonie plus ou moins dure, mais extraeuropéenne. L'Allemagne est forte de son unité, de sa démographie, de sa capacité industrielle et militaire. Nos deux pays sont complémentaires. Leur réconciliation sera la base d'une Europe stable et enfin apaisée. La France apportera dans la corbeille son espace, sa culture, sa civilisation. La Collaboration est une nécessité alimentaire, militaire, économique, mais aussi une chance politique et historique que nous devons saisir. Hitler et la guerre ne sont pas éternels : de son vivant ou après lui, le retour de la paix humanisera l'hitlérisme » (propos rapportés par Dominique Jamet).

Ce discours, c'est celui de toute la collaboration pacifiste, parfaitement synthétisé. Arrêté en novembre 1944, Claude Jamet passe cent jours à Fresnes. Relâché, mais révoqué de l'Éducation nationale, il réintègrera le parti radical-socialiste en 1954.



René Chateaux (1906-1970). Agrégé de philosophie, député radical sous le Front populaire, il soutient Laval après 1940. Il sera arrêté en 1944.

NRH hors-série n°5, automne-hiver 2012

Orientation bibliographique

- Colette Beaune, *Naissance de la nation France*, Gallimard, 1985, Folio, 1993.
- Colette Beaune, *Jeanne d'Arc, vérités et légendes*, Perrin, 2008.
- Alain Bournazel, *Jeanne d'Arc*, Bibliothèque des Introuvables, 2010.
- Alain Bournazel, *Jeanne d'Arc. La vérité sur un faux procès*, Artena, 2012.
- Boris Bove, *Le Temps de la guerre de Cent Ans : 1328-1453*, Bellen, 2010.
- Robert Brasillach, *Le Procès de Jeanne d'Arc*, Gallimard, 1941, Éditions de Paris, 1998.
- Philippe Contamine, *La Guerre de Cent Ans, France et Angleterre, XIV<sup>e</sup> siècle* (Paris 1976).
- Philippe Contamine, Olivier Bouzy, Xavier Hélyar (sous la direction de), *Jeanne d'Arc. Histoire et dictionnaire*, Robert Laffont-Bouquins, 2012.
- Georges et Andrée Duby, *Les Procès de Jeanne d'Arc*, Gallimard Archives, 1973.
- Philippe Erlanger, *Charles VII et son mystère*, Gallimard, 1945.
- Jean Favier, *La Guerre de Cent Ans*, Fayard, 1980.
- Jean Favier, *Pierre Cauchon. Comment on devient le juge de Jeanne d'Arc*, Fayard, 2010.
- Gerd Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, Albin Michel, 1994.
- Jules Michelet, *Histoire de France. Le Moyen Âge*, Robert Laffont-Bouquins, 1998.
- Alain-Gilles Minella, *Sur les pas de Jeanne d'Arc*, Tallandier, 1999.
- Régine Pernoud, *J'ai nom la Pucelle*, Gallimard-Découvertes, 1994.
- Olivier Renaudeau, *La Guerre de Cent Ans*, Éditions Ouest-France, 2012.
- Gérard de Senneville, *Yolande d'Aragon. La reine qui a gagné la guerre de Cent Ans*, Perrin, 2008.
- Bertrand Sohnerb, *Les Armagnacs et les Bourguignons*, Payot, 1988.
- Shakespeare, *Voltaire, Schiller, Michelet, Jeanne la Pucelle, une héroïne européenne*, Hörvath, 1994.

Le plus émouvant chef-d'œuvre de la langue française

Dans le livre qu'il a consacré au Procès de Jeanne d'Arc, Robert Brasillach qualifie les dialogues échangés au cours de ce procès comme « le plus émouvant chef-d'œuvre de la langue française », soulignant ce que ce document a d'unique.

Nous sommes en 1431. Voici Jeanne prisonnière. Seule, dramatiquement seule, soumise à des violences et à des humiliations destinées à la briser. La voici face à l'appareil terrifiant d'un tribunal de l'Inquisition, face à des juges implacables et perfides, vieux professionnels de l'embûche, docteurs en roueries. On l'imagine décomposée, balbutiante. Nullement. Ses réponses forment le plus admirable exemple d'intrépidité, de finesse, d'insolence, de sincérité aussi.

- L'Évêque : En quelle figure était saint Michel, quand il vous apparut ?  
 - Jeanne : Je ne lui vis pas de couronne ; et de ses vêtements, je ne sais rien.  
 - L'Évêque : Était-il nu ?  
 - Jeanne : Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir ?  
 - L'Évêque : Avait-il des cheveux ?  
 - Jeanne : Pourquoi les lui aurait-on coupés ?  
 - Jean Beauvère (théologien) : Savez-vous si vous êtes en la grâce de Dieu ?  
 - Jeanne : Si je n'y suis, Dieu m'y mette ; et si j'y suis, Dieu m'y tienne.  
 - L'Évêque : Qui aidait le plus, vous à l'étendard ou l'étendard à vous ?  
 - Jeanne : De la victoire de l'étendard ou de moi, c'est tout à Notre Seigneur.  
 - L'Évêque : Pourquoi fut-il plus porté au sacré que ceux des autres capitaines ?  
 - Jeanne : Il avait été à la peine. C'était bien raison qu'il fût à l'honneur.  
 - L'Évêque : Quel était le prix de vos chevaux et de votre équipage ?  
 - Jeanne : Je ne suis pas le trésorier du royaume.

Tout à coup, l'Évêque lâche la fameuse question : Savez-vous si vous êtes en la grâce de Dieu ?

- Jeanne : Si je n'y suis, Dieu m'y mette. Si j'y suis, Dieu m'y garde.  
 - L'Évêque : Si l'Église militante vous dit que vos révélations sont illusions, choses diaboliques, vous en rapporterez-vous à elle ?  
 - Jeanne : Je m'en rapporterai à Notre Seigneur, duquel je ferai toujours le commandement. Il me serait impossible de faire le contraire. Et si l'Église militante me condamne à faire le contraire, je ne m'en rapporterai à homme du monde, fors à Notre Seigneur.

- L'Évêque : Ne vous croyez-vous point sujette à l'Église qui est sur cette terre ?  
 - Jeanne : Oui. Mais notre Sire premier servi.



## Fulgur de Robert Brasillach et de ses amis : remarques lexicographiques

Du 5 avril au 23 août 1927, *La Tribune de l'Yonne* a publié *Fulgur*. Grand roman d'aventures, de police et d'épopée. C'est un roman écrit, à la rentrée de 1926, par huit élèves du lycée Louis-le-Grand (Robert Brasillach, Pierre Frémy, Paul Gadenne, José Lupin, Jean Martin, Fred Sémach, Jacques Talagrand<sup>1</sup> et Roger Vailland) et un surveillant d'études de la khâgne du même établissement : Antonin Fabre. Il a été réédité en 1992 par Francis Lacassin<sup>2</sup>. De plusieurs points de vue, l'œuvre mérite d'attirer notre attention. Ceux qui s'intéressent à l'histoire littéraire ou intellectuelle ou à la bio-bibliographie de chacun des contributeurs y trouveront ce qui pourrait satisfaire leur curiosité. Les littéraires ne sont pourtant pas les seuls qui peuvent en tirer des profits estimables. Les lexicographes ne manqueraient pas de faire une moisson non négligeable s'ils se donnaient la peine de la lire. Dans le présent article, je relève quelques cas susceptibles d'enrichir nos instruments de travail.

Comme on le sait, *Fulgur* contient une citation des *Travailleurs de la mer* de Victor Hugo. Rappelons-nous comment Robert Brasillach en parle dans *Notre avant-guerre* :

À ce monument considérable collaborèrent, d'ailleurs, de plus illustres : nous avons recopié sans vergogne le chapitre de la pieuvre des *Travailleurs de la mer*, et nous avons même emprunté à Philippe Soupault<sup>3</sup>, qui n'en a jamais rien su, une description d'assassinat dans un roman que j'ai oublié<sup>4</sup>.

La citation des *Travailleurs de la mer* qui est prise au chapitre « Le Monstre<sup>5</sup> » figure au chapitre XIII de la troisième partie de *Fulgur*. Et c'est José Lupin qui l'y a insérée<sup>6</sup> tout en omettant plusieurs paragraphes, sans oublier de se référer explicitement à Victor Hugo.

En fait, l'emprunt à celui-ci n'est pas limité à la description de la pieuvre. Un clin d'œil au romancier se trouve dans le chapitre XIV de la troisième partie de *Fulgur*, écrit par Robert Brasillach. Voici le passage, où c'est Pierre d'Oray appelé Fulgur, qui déguisé en Mexier (professeur à Polytechnique et complice d'Eva), répond à la vicomtesse Elyane d'Arlez appelée Eva.

Excusez-moi, Madame, dit Mexier<sup>7</sup> en éternuant, j'ai bris très froid et je ne me suis fort enrhubé et d'autre part cela m'a occasionné un rhumatisme qui m'empêche de me servir de cette main pour des opérations délicates (il montrait sa main droite entourée de compresses)<sup>8</sup>.

Ici, le participe passé du verbe *prendre* et celui du verbe pronominal *s'enrhumer* sont transcrits respectivement *bris* et *enrhubé* pour rendre la prononciation d'un personnage qui a

<sup>1</sup> Qui prendra plus tard le pseudonyme de Thierry Maulnier. Il raconte dans son « Hommage à Robert Brasillach » comment le roman a été préparé : « Les lecteurs de *Notre Avant-Guerre* connaissent l'histoire de *Fulgur*, ce roman-feuilleton policier et fantastique que nous écrivions ensemble, pour distraire les nombreux loisirs que nous arrachions à la préparation du Concours, et dont les plans furent dressés, si je ne me trompe, dans le vestiaire du dortoir du Lycée Louis-le-Grand, où nous nous réunissions clandestinement après l'extinction des feux, munis de bouteilles importées en fraude, pour échanger nos idées sur la poésie, le monde, la politique, et autres sujets qui intéressent les jeunes gens. » (*Cahiers des Amis de Robert Brasillach*, t. 1, 1950, p. 57-60 ; la citation est à la page 58).

<sup>2</sup> Jean Servière : Robert Brasillach, Antonin Fabre, Pierre Frémy, Paul Gadenne, José Lupin, Jean Martin, Fred Sémach, Thierry Maulnier, Roger Vailland, *Fulgur*. Grand roman d'aventures, de police et d'épopée. Préface et répertoire des personnages de Francis Lacassin, Paris, Julliard, 1992, collection La Seconde Chance, 368 pages. Toutes mes citations proviennent de cette réédition.

<sup>3</sup> Je reviendrai ailleurs sur cet emprunt.

<sup>4</sup> Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, dans *Œuvres complètes de Robert Brasillach*, Première édition annotée par Maurice Bardèche, t. VI, Paris, Le Club de l'Honnête Homme, 1964, p. 30.

<sup>5</sup> Victor Hugo, *Les Travailleurs de la mer*, Notice et notes de Yves Gohin, dans Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Roman III, Paris, Laffont, 1985, p. 278-281.

<sup>6</sup> Voir les pages 351-354 de *Fulgur*.

<sup>7</sup> En fait Fulgur.

<sup>8</sup> *Fulgur*, p. 356. La présence de *ne* entre *je* et *me* suggère-t-elle aussi une prononciation défectueuse ?

attrapé le rhume de cerveau. C'est une manière astucieuse de montrer comment le héros qui simule la maladie insiste sur le nez qui se bouche. Il me semble que la graphie *enrhuber* a été inventée par Victor Hugo. On en trouve en effet dans *Les Misérables* au moins deux attestations. Elles sont dans les répliques de Joly qui « enchifrené, avait un fort coryza<sup>9</sup> ». Voici ces deux passages :

Il pleut, dit Joly. J'ai juré d'aller au feu, pas à l'eau. Je ne veux pas b'enrhuber<sup>10</sup>.

Courfeyrac, tu aurais dû prendre un parapluie. Tu vas t'enrhuber<sup>11</sup>.

Ces deux occurrences de Victor Hugo sont les seules relevées dans Frantext. Malgré son expressivité, cette graphie a été rarement utilisée par les écrivains postérieurs. Une autre attestation que j'ai trouvée se lit dans l'article « Leurs menaces » d'Auguste Vacquerie, paru dans *Le Rappel*, le 11 septembre 1872, p. 1. Il contient le passage suivant :

La petite répondit, toute triomphante et tout enchifrenée :

– Je b'enrhuber du cerbeau, na !

La droite n'était pas moins glorieuse que cette petite, quand elle répondait l'hiver dernier :

Je b'enrhuber à Bersailles, na !

Vu la graphie *enrhuber* et l'emploi du participe passé *enchifrené*, Auguste Vacquerie semble s'être souvenu de Victor Hugo en écrivant ce morceau. Existe-t-il ailleurs d'autres occurrences d'*enrhuber* ? Ce n'est pas impossible. Dans l'état actuel de notre connaissance, il me semble probable que, plutôt que de l'article du *Rappel*, Robert Brasillach s'est inspiré des *Misérables* pour utiliser la forme *enrhuber*. Cette graphie est certes ignorée par le *Trésor de la langue française* de Paul Imbs<sup>12</sup>, s.v. *enrhumer* comme par la *Base historique du vocabulaire français*<sup>13</sup>.

Mais peut-être mériterait-elle de figurer dans le *Französisches Etymologisches Wörterbuch* de Walther von Wartburg<sup>14</sup>, t. 10, p. 378 a, s.v. *rheuma*.

Dans *Fulgur*, la vicomtesse Elyane d'Arlez appelée Eva se considère comme héritière des rois de Catalogne, et pour se faire couronner, elle accomplit toute une série d'exploits extraordinaires. Son objectif est donc de rétablir l'indépendance de la Catalogne. Il en résulte naturellement l'emploi des mots *autonomisme* et *séparatisme*. Ils apparaissent dans le chapitre XII « Un explorateur... » de la deuxième partie, rédigé par José Lupin. C'est Fulgur qui monologue :

Je me souviens que le dernier discours prononcé par Nériot, au Congrès du Cartel des Partis socialistes européens, portait là-dessus<sup>15</sup>. Nériot démontrait avec chaleur à ses collègues qu'ils devaient s'opposer à toute tentative d'autonomisme de la Catalogne ; jusque-là les Partis socialistes européens étaient plutôt favorables au séparatisme catalan. Mais l'entraînante éloquence de Nériot les faisait déjà changer d'avis... Et le lendemain de ce discours, Nériot a disparu, et c'est Eva qui l'a fait disparaître : ce qui fait que depuis lors les Partis socialistes européens ne se sont plus occupés de la Catalogne...<sup>16</sup>

Puisque Robert Brasillach a fait la connaissance du jeune militant catalan Jaume Miravittles<sup>17</sup> en été 1926 à savoir juste avant la composition de *Fulgur*, il est probable que le mouvement séparatiste ou autonomiste de la Catalogne a été souvent discuté par ses amis au cours de la rédaction. Or dans les phrases citées, les mots *autonomisme* et *séparatisme* sont traités comme des synonymes. Ils signifient la « volonté attribuée à un groupe humain, géographiquement localisé et possédant une homogénéité ethnique, linguistique ou religieuse réelle ou supposée et une tradition historique commune, de se détacher de l'État

<sup>9</sup> Victor Hugo, *Les Misérables*, Notice et notes de Guy et Annette Rosa, dans Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Roman II, Paris, Laffont, 1985, p. 858.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 864.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 866.

<sup>12</sup> Paris, CNRS et Gallimard, 1971-1994, 16 vol. Je désigne ce dictionnaire par TLF.

<sup>13</sup> Consultable sur son site internet : <http://www.cnrtl.fr/definition/bhvf/>. Je désigne cette base de données par BHVF.

<sup>14</sup> Bâle, etc., Zbinden, etc., 1922-2002, 25 vol. Je désigne ce dictionnaire par FEW.

<sup>15</sup> Sur la Catalogne.

<sup>16</sup> *Fulgur*, p. 235.

<sup>17</sup> Voir Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, op. cit., p. 56.

dont il fait partie pour constituer une entité politique autonome » si l'on reprend la définition de l'article *séparatisme* du TLF. Si pour ce sens le substantif *séparatisme* est attesté depuis 1860<sup>18</sup>, le substantif *autonomisme* apparaît plus tardivement. D'après le FEW, t. 25, p. 1115a, s.v. *autonomía*, qui tout en utilisant le TLF et la BHVF les complète utilement, il a du reste trois acceptions différentes : (1) « principe d'administration politique décentralisée » (novembre 1881, lettre de Paul Lafargue et 1926, Pierre Pascal, traduction de Lénine, *Pages choisies*<sup>19</sup>) ; (2) « revendication militante de l'autonomie politique et administrative (de l'Alsace) » (1928<sup>20</sup> ; 1932-1970, TLF) et (3) « id. (d'un territoire, d'une collectivité) » (1939, Dauzat, *Français Moderne*, t. 7, p. 100 ; 1963, BlochwitzRNeol<sup>21</sup> ; depuis RobS 1970<sup>22</sup>). Dans son occurrence dans *Fulgur* (1927), le mot semble avoir le troisième sens donné par le FEW. Si cette interprétation est valable, elle semble précéder les attestations qu'on connaissait jusqu'ici<sup>23</sup>. Grâce à José Lupin, on pourrait ainsi compléter nos instruments de travail.

Parmi les jeunes auteurs de *Fulgur*, Thierry Maulnier a brillé avec son « vif talent de parodiste<sup>24</sup> ». Ses contributions ont été bien soulignées par Robert Brasillach, qui dit dans *Notre avant-guerre* :

Au bout de quelques jours, Thierry Maulnier rentra au lycée en retard, se jeta dans *Fulgur* avec tout son sérieux, et composa d'abord des chapitres en argot, précurseur de Louis-Ferdinand Céline, avant de décrire, en un style imité de Hugo et de Flaubert, une grande bataille navale<sup>25</sup> où la flotte afghane battait la *Home Fleet* anglaise<sup>26</sup>.

L'argot de Thierry Maulnier est digne d'intérêt. Certes, la plupart des expressions argotiques<sup>27</sup> qu'il utilise sont répertoriées dans nos instruments de travail. Mais il y en a au moins trois qui ne semblent pas y figurer. Il s'agit des locutions verbales *bouffer le haricot*, *ratisser le poil* et *trotter sur le ciboulot*. La première expression se lit deux fois. Elle apparaît d'abord dans le chapitre XI de la deuxième partie. Voici le contexte :

Un quart d'heure après, le comte<sup>28</sup> et Bintruche<sup>29</sup> eurent raconté à ces hommes, déchus, mais d'un bon cœur, au fond, toutes les horreurs d'Eva et de Mexier. La petite troupe était indignée :

– Non ! Mais c'te garce !

– On va y bouffer l'haricot !

– Donc, reprit le comte, je vous propose ceci : chacun deux mille par mois, logé, nourri ; mais il faudra agir et ne pas craindre les coups<sup>30</sup>.

La deuxième occurrence de *bouffer le haricot* se trouve dans le chapitre XVI de la deuxième partie. C'est Claude Bintruche qui parle au détective Paul Step :

– Mon vieux, déclara Claude Bintruche, calme, en tirant une bouffée, en principe, je m'fous des injures ! Pas'que, vois-tu, ça n'avance à rien, ça n'fait qu'user d'la salive pour rien. Maint'nant, faut pas continuer trop longtemps, pasque ça finit par me trotter

<sup>18</sup> Voir le TLF, s.v. *séparatisme* et la BHVF.

<sup>19</sup> Ces deux attestations proviennent de la BHVF.

<sup>20</sup> Occurrence contenue dans le titre d'un ouvrage, relevée dans la BHVF : *Petite histoire de l'autonomisme, Kurze Geschichte des Autonomismus. 66 dessins édités par le National d'Alsace et de Lorraine, 11 novembre 1928.*

<sup>21</sup> Sigle correspondant à Werner Blochwitz et Werner Runkewitz, *Neologismen der französischen Gegenwartssprache unter Berücksichtigung des politischen Wortschatzes*, Berlin, Akademie Verlag, 1971.

<sup>22</sup> Il s'agit de Paul Robert, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Supplément*, Rédaction dirigée par Alain Rey et Josette Rey-Debove, Paris, Le Robert, 1970.

<sup>23</sup> Frantext n'a que des attestations postérieures.

<sup>24</sup> Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, op. cit., p. 31.

<sup>25</sup> Il s'agit du chapitre XXIII de la deuxième partie de *Fulgur*, p. 287-293.

<sup>26</sup> Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, op. cit., p. 29.

<sup>27</sup> Naturellement leur étude systématique mériterait d'être entreprise.

<sup>28</sup> Paul de Xantez y Aranjuez, premier mari d'Eva.

<sup>29</sup> Claude Bintruche, argotier et lieutenant de *Fulgur*.

<sup>30</sup> *Fulgur*, p. 228.

sur le ciboulot. Donc finis, pasque, vois-tu, si tu m'impatientais, plus souvent que bibi s'générait pour t'bouffer l'haricot<sup>31</sup> !

La locution *bouffer le haricot à quelqu'un* est absente du TLF et de la BHVF. Elle est ignorée également par le *Dictionnaire historique des argots français* de Gaston Esnault<sup>32</sup>, le *Dictionnaire du français non conventionnel* de Jacques Cellard et Alain Rey<sup>33</sup> et le *Dictionnaire de l'argot* d'Albert Doillon<sup>34</sup>. Si l'on lui donne le sens de « importuner quelqu'un », on pourra l'ajouter au FEW, t. 16, p. 164a, s.v. *\*hariôn*, auprès de *courir sur l'haricot à quelqu'un* « importuner »<sup>35</sup>.

La locution *trotter sur le ciboulot à quelqu'un* qu'on a rencontrée dans le passage que je viens de citer n'est pas non plus répertoriée dans nos instruments de travail : voir le TLF, s.v. *ciboulot* ; BHVF ; EsnaultArg, s.v. *ciboule* ; CellardR<sup>2</sup>, s.v. *ciboulot* ; et DoillonArg, p. 1677b, s.v. *trotter*. Elle semble être une variante de l'expression *courir sur le ciboulot à quelqu'un* et signifier « importuner quelqu'un » comme cette dernière. Celle-ci est enregistrée dans le TLF, s.v. *ciboulot*, mais ce dictionnaire n'y donne aucune indication sur son histoire. Comme le dit DoillonArg, p. 1440a, s.v. *courir*, elle est attestée au moins depuis 1920<sup>36</sup>. On ajoutera les deux locutions *courir* ou *trotter sur le ciboulot à quelqu'un* au FEW, t. 2, p. 593b, s.v. *cepulla*.

La troisième locution argotique rare est *ratisser le poil à quelqu'un*. Elle se lit à la fin du chapitre XI de la deuxième partie, juste après le premier passage cité plus haut contenant la locution *bouffer le haricot*. Voici le contexte :

La petite troupe battit des mains avec enthousiasme. On entendit des exclamations :

– Les coups, ça nous connaît. Deux mille par mois ! Pou' ratisser l'poil à c'te garce ! Oui alors ! Tope ! Bravo ! Ça va<sup>37</sup> !

Cette locution verbale manque au TLF, à la BHVF, à EsnaultArg, à CellardR<sup>2</sup> et à DoillonArg. Si elle signifie « tromper quelqu'un », elle pourrait être rangée au TLF, s.v. *poil* et au FEW, t. 8, p. 511b, s.v. *pilus*, qui enregistre *refaire le poil à quelqu'un* au sens de « dépouiller, tromper quelqu'un » chez Balzac<sup>38</sup>. Si elle signifie « réprimander quelqu'un », elle pourrait être ajoutée au même article du FEW, auprès de *flanquer un poil à quelqu'un* « réprimander » qui, selon Wartburg, serait attestée depuis le *Dictionnaire argot-français et français-argot* de Georges Delesalle<sup>39</sup>.

Comme on le voit, le roman-feuilleton *Fulgur* contient des mots et des expressions remarquables et il mérite d'être examiné de près par les lexicographes.

Takeshi MATSUMURA

FRACAS, numéro 50, le 30 janvier 2017 ; Groupe de recherche sur la langue et la littérature française du centre et d'ailleurs (Tokyo). Contact : revuefracas2014@gmail.com

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>32</sup> Paris, Larousse, 1965. Je désigne ce dictionnaire par EsnaultArg.

<sup>33</sup> Paris, Hachette, 1980 ; 2<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, 1991. Je désigne la 2<sup>e</sup> édition de ce dictionnaire par CellardR<sup>2</sup>.

<sup>34</sup> Paris, Laffont, 2010. Je désigne ce dictionnaire par DoillonArg.

<sup>35</sup> La source du FEW est Henri Bauche, *Le Langage populaire*, Paris, Payot, 1920, p. 239.

<sup>36</sup> Sa source semble être l'ouvrage cité dans la note précédente d'Henri Bauche, *ibid.*, p. 209.

<sup>37</sup> *Fulgur*, p. 228-229.

<sup>38</sup> Le TLF cite *Un Début dans la vie* (1842) : « Ce sera drôle à vous de *refaire le poil* à un pair de France, à un ministre d'État, au comte de Sérisy. » (souligné par l'auteur ; Balzac, *La Comédie humaine*, Édition publiée sous la direction de Pierre-Georges Castex, t. I, Paris, Gallimard, 1976, Bibliothèque de la Pléiade, p. 796). On peut y ajouter une autre occurrence relevée par Frantext, qui provient de l'*Histoire de la grandeur et de la décadence de César Birotteau* (1837) : « Ah ! le chien, il s'y connaît, dit Mme Madou. On ne peut pas lui refaire le poil. » (Balzac, *La Comédie humaine*, éd. citée, t. VI, Paris, Gallimard, 1977, Bibliothèque de la Pléiade, p. 116).

<sup>39</sup> Paris, Ollendorff, 1896. Mais celui-ci (p. 224a) ne connaît que *recevoir ou foutre un poil* pour le sens de « réprimande » du substantif *poil*.

**INDEX**  
**du Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach,**  
**n°141, Automne 2017**

**Auteurs :**

Brosio (Christian) : 141/33  
Hugues (Philippe) : 141/34  
Junod (Philippe) : 141/2  
Laloux (Joël) : 141/4, 10-13, 20-27, 30-32  
Matsumara (Takeshi) : 141/36-39

Pages-Schweitzer (Jean-Pierre) : 141/8-9  
Romain (Pierre) : 141/19  
Sanders (Alain) : 141/7  
Spieler (Robert) : 141/5-6

**Noms :**

Assouline (Pierre) : 141/11  
Bardèche (Maurice) : 141/10  
Bergeron (Francis) : 141/7, 20  
Brigneau (François) : 141/3  
Byron (Lord) : 141/20-27  
Colin (Ch.-A.) : 141/11  
Darnand (Fernand) : 141/7

Decaux (Alain) : 141/33  
Doriot (Jacques) : 141/5-6  
Fenet (Henri) : 141/28-27  
Fernandez (Ramon) : 141/30-32  
Ferro (Marc) : 141/12-13  
Jeanne d'Arc : 141/35

**Institutions, Mouvements, Partis, Salles de spectacles, etc. :**

Groupe de recherche sur la langue et la  
littéraire française du centre et d'ailleurs  
(Tokyo) : 141/36-39

PPF (Parti Populaire Français) : 141/5-6

**Titres :**

*Album Cocteau* : 141/27-28  
*Cahiers Henri Béraud* : 141/20  
*Épuration des intellectuels (Le)* (Pierre  
Assouline) : 141/11  
*Fracas* (n°50, 30 janvier 2017) : 141/36-39  
*Fulgur* : 141/36-39  
*Histoire des femmes* (Maurice Bardèche) :  
141/10  
*Nouvelle Revue d'Histoire* (n°16, janvier  
2006) : 141/32  
*Nouvelle Revue d'Histoire* (n°58, janvier-  
février 2012) : 141/34  
*Nouvelle Revue d'Histoire* (2017) : 141/33  
*Nouvelle Revue d'Histoire* (H.S. n°5,  
automne-hiver 2012) : 141/35  
*Opium* (Christian Fouanon et Ludovic  
Gagnaire) : 141/7  
*Pétain* (Marc Ferro) : 141/12-13  
*Pierre-Antoine l'Autre Cousteau* (Jean-Pierre  
Cousteau) : 14-19, 20  
*Présent* (7 janvier 2017) : 141/7  
*Rivarol* : 141/3  
*Rivarol* (n°3092, 3 mai 2013) : 141/5-6  
*Terre & Peuple* (n°71, équinoxe de  
printemps) : 141/10, 20  
*Un procès de l'épuration : Robert Brasillach*  
(Ch.-A. Colin) : 141/11

